

LE
C
T
U
R
E

CONCOURS JEUNESSE DE LA NOUVELLE



JUIN 2025

Les galets disparus

#ILoveNice



VILLE DE NICE

La Ville de Nice

remercie chaleureusement les membres
du Jury du concours de la nouvelle 2025

Didier Van Cauwelaert

Écrivain et Président du jury

Mirelis Petit

Agent des bibliothèques de Nice

Pour leur aimable et bienveillante participation

Concours de la Nouvelle

Prix de la Ville de Nice

Ce recueil a été réalisé sous le haut patronage de :

Christian Estrosi

Maire de Nice

Président de la Métropole

Président délégué de la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur

Sous la direction de

Jean-Luc Gagliolo

Adjoint au Maire délégué à l'Éducation, Culture à l'école,

au Livre, à la lutte contre l'Illettrisme, à l'Identité Niçoise

et aux Loisirs pour tous

Conseiller Métropolitain, Traditions et Identités Métropolitaines



Nice est une ville d'écriture où de grands auteurs ont trouvé l'inspiration. Romain Gary, Louis Aragon, Guillaume Apollinaire et tant d'autres ont nourri leur œuvre de la beauté de ses paysages, entre mer et collines. Qu'ils y soient nés, qu'ils y aient vécu ou simplement séjourné, tous ont contribué à **ce que l'histoire littéraire française s'écrive en partie ici**. Cet héritage est une fierté pour Nice, et nous continuerons à le valoriser.

Les pages qui suivent en sont la preuve. Chaque année, plus d'une centaine de jeunes auteurs, de l'école élémentaire aux classes préparatoires, relèvent le défi du concours de nouvelles. Agés de moins de 20 ans, passionnés par les mots, ils excellent dans cet art exigeant qui consiste à suggérer autant qu'à raconter, à captiver en quelques pages et à réenchanter ce qui nous est familier.

Le thème de cette année, *Les galets disparus*, invite à la réflexion sur l'identité de notre littoral, la mémoire des lieux et la disparition. À travers leurs nouvelles, nos jeunes écrivains ont montré qu'ils avaient bien des choses à dire, sur notre littoral, sur la mémoire des lieux et l'énigme de la disparition. Il n'y a pas de doute : Nice est bien une terre d'écriture !

En refermant ce recueil, on ne peut s'empêcher de se demander lesquels de ces jeunes talents rejoindront un jour les grandes figures niçoises de la littérature : Max Gallo, Louis Nucéra, Jean-Marie Gustave Le Clézio... ou encore Didier Van Cauwelaert, Prix Goncourt et président de notre jury, qui accompagne depuis des années et avec passion, cette belle aventure littéraire. Quel plus beau symbole que ce flambeau niçois de la création littéraire qui passe de génération en génération ?

Bonne lecture et belles découvertes.

Christian Estrosi

Maire de Nice

Président de la Métropole Nice Côte d'Azur



« Les galets disparus »

Le sujet proposé cette année à nos auteurs en herbe laissait le choix : devait-on raconter une disparition, ou les états d'âme de cailloux en déroute ? La plupart ont traité la problématique des galets niçois par le constat de leur soudaine absence. Prétexte à une enquête policière, à l'étude du profil psychologique d'un voleur de pierres, à la réapparition d'une légende oubliée, à la nostalgie des souvenirs, à l'absurde incarné par un fonctionnaire compteur de galets, ou encore aux effets secondaires du réchauffement climatique. Mais certaines nouvelles creusent avec finesse l'aspect symbolique, la résonance, la parabole, dépassant largement la thématique du « cœur de pierre », de la douleur apprivoisée où les pieds niçois s'enracinent, ou de l'éternité minérale nous ramenant à notre condition de passants provisoires.

Ici, c'est un galet qui prend la parole pour nous exposer les liens particuliers qui nous relient à lui et transcendent sa solitude de caillou noyé dans la masse. Là, c'est une grand-mère fermée qui semble avoir « un galet à la place du cœur », jusqu'au jour où sa petite-fille, en la questionnant sur son passé, réussit à « dépierrer » ses émotions. Ailleurs, c'est une adolescente anorexique qui pratique, pour le meilleur et pour le pire, la psychanalyse des galets.

Au détour de ces textes, des phrases surgissent qui nous pincent ou nous déchirent le cœur. « On dit que la vie est courte, mais quand on est un galet perdu au fond de l'eau, cela paraît terriblement long ». Ou encore ces réflexions d'un petit artiste clandestin, qui dissimule ses galets peints à l'embouchure du Magnan : « Chacun devenait une pensée, une idée, un fragment de moi. Ils étaient comme des morceaux de ma solitude que je déposais là. » Et le jour où ils disparaissent, c'est une rencontre humaine fabuleuse qui, grâce à eux, donnera tout son sens à sa démarche picturale. En s'attaquant aux mystères des galets perdus, les jeunes plumes niçoises nous ont offert quelques très belles pépites.

Didier van Cauwelaert

Président du Jury

ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES

1^{er}	Le mystère des galets disparus <i>Bogdan STRIZHOV</i>	11
2^e	Une histoire de cœur <i>Lisanna LOBBRECHT</i>	14
3^e	Les galets disparus <i>Blanche REVEL-POIGNANT</i>	16
	Le mystère des galets disparus <i>Flora LAUNAY</i>	21
	Les galets disparus <i>Raphaël GIL</i>	23

COLLÈGES

1^{ère}	Un galet à la place du cœur <i>Juliette LAURIER HERGET</i>	27
2^e	Ne renonce jamais ! <i>Alexia PARIS</i>	30
3^e	Les galets des disparus <i>Chloé AMSELEM CARUSSO</i>	35
	Les galets disparus <i>Léa Amiot</i>	38
	Nice Matin <i>Rose BRUNO-GIUSTINIANI</i>	41

LYCÉES

1^{ère}	Le poids des galets <i>Satine DAVID</i>	47
2^e	Les galets de l'oubli <i>Jean-Gabin MARCHESSOU</i>	50
3^e	Les galets disparus <i>Charlotte PARDO</i>	52
	La méduse des Anglais <i>Maxime INFANTINO</i>	55

HYPOKHÂGNE KHÂGNE

1^{ère}	Sur le rivage du passé <i>Clémentine PIEFFERT</i>	59
2^e	Ceux qui ne sont jamais perdus <i>Smila MALLEMOUCHE</i>	64
3^e	Le chant des galets <i>Candice LENZINI</i>	68



LE COUP DE CŒUR DES MEMBRES DU JURY

	Une disparition transitionnelle <i>Pauline COUTTON</i>	73
--	--	----

ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES

Le mystère des galets disparus



Bogdan STRIZHOV

Simone Veil-Les Baumettes

CM2

Presque toutes les histoires commencent par « Il y a bien longtemps... », mais pas celle-ci. Non !

Cette histoire se déroule à une époque particulière : le futur !

Tout a commencé par un appel...

« Allô, c'est qui ? ai-je demandé.

-Salut, Bogdan ! C'est nous, Ion et Misha ! Tu voudrais venir à la plage avec nous ?

- Pour quoi faire ?

-Construire une tour géante de galets !

- J'arrive ! »

Sans perdre une seconde, j'enfilai ma casquette robotique, mes lunettes de soleil à rayons X et sautai sur mon Segway volant.

En arrivant, je découvris une scène étrange : des agents de sécurité armés montaient la garde devant la plage. Intrigué, je jetai un œil au-delà des barrières... et je compris pourquoi elle était fermée : il n'y avait plus un seul galet !

J'interrogeai les agents de sécurité, mais ils ne réagirent pas comme si je n'existais pas. Peu après, Misha et Ion arrivèrent enfin. Ils me dirent qu'ils étaient en retard à cause d'un garçon qui les avait renversés avec un Segway volant. Je préférerais pas leur dire que ce garçon, c'était moi...

« On ne pourra pas faire notre tour de galets, ai-je murmuré.

- Alors, faisons une enquête ! » s'exclama Misha.

- Génial ! » ajouta Ion.

Moi, j'aurais bien préféré rentrer chez moi et jouer à la « Méga Nintendo 30000 ».

Mais une fois que Misha a une idée, rien ni personne ne peut l'arrêter.

Seul problème : les agents de sécurité nous empêchaient d'entrer !

« Pourquoi ? ai-je demandé.

- Interdiction d'entrer ! »

Misha décida alors d'y aller en cachette. Moi, je n'avais pas envie d'avoir des ennuis, mais Misha s'était déjà précipité vers sa maison. Il revint quelques minutes plus tard... à bord de la voiture volante de son père !

« Tu sais conduire, au moins ? » ai-je demandé, inquiet.

Je n'ai pas eu de réponse. Ion m'avait déjà poussé à bord. Misha appuya sur un énorme bouton rouge... La voiture s'envola dans les airs !

C'était trop tôt pour crier : « On vole ! ». La voiture piqua droit vers l'eau !

Aussitôt, ma casquette robotique activa un parachute pour me sauver. Quant à mes copains : ils finirent trempés !

Quand finalement les deux maladroits sortirent de l'eau, on examina la plage et on vit quelque chose de rouge sur le sable.

« L'aigle de Nice ! cria Misha en courant vers lui, propulsé par ses « chaussures d'éclair ».

-Tu es sûr que c'est bien lui ? demandai-je.

- Sûr et certain ! » confirma Ion.

On demanda à l'aigle ce qu'il faisait là, et il dit qu'il menait l'enquête, tout comme nous.

« On peut s'envoler sur votre dos pour voir toute la ville ? » proposa Ion (mais je crois qu'il avait juste envie de voler.)

On grimpa sur le dos de l'aigle. En survolant Nice, nous eûmes une surprise de taille.

Peut-être pensez-vous qu'au futur il n'y aura plus de chaises bleues à Nice, que le panneau « I Love Nice » et le Negresco auront disparu ? Non ! Non ! Ils sont encore là ! Mais quand je regardais Nice ... tout avait bel et bien disparu... Tout, sauf le Negresco !

« Les galets d'abord, puis ça... C'est le même voleur ! » dis-je.

Misha, qui regardait un match de foot sur son écran holographique, n'avait rien remarqué. Pendant qu'lon lui montrait les disparitions, l'aigle nous fit descendre en piqué sur la Promenade des Anglais.

« Pourquoi atterris-tu ? demandai-je.

-Pas le temps d'expliquer ! Voilà le criminel, attrapez-le ! »

On vit une petite chauve-souris qui s'enfuyait en volant. L'aigle l'avait poursuivie, nous envoyant rouler sur le sol.

Soudain, dans ma poche, je sentis quelque chose : une corde !

« Tiens, attrape ça ! » criai-je à Misha qui était debout.

Comme un vrai cowboy, il lança la corde et attrapa la chauve-souris ! Ion tiraît avec Misha pour la ramener vers nous. Mais celle-ci avait déchiré la corde et était prête à s'envoler. Au dernier moment, je bondis pour l'attraper...

« Pourquoi as-tu volé les galets et des symboles emblématiques de Nice ? » lui demandai-je.

À notre grande surprise, la chauve-souris éclata en sanglots.

« Je... je m'appelle la Ratapignata...

- Rata... quoi ? — s'étonna Misha.

- J'ai volé les galets et les symboles, parce que moi aussi, je suis un emblème de cette ville... mais personne ne me connaît et ne pense qu'à l'aigle ! J'ai fini par disparaître des mémoires, alors j'ai voulu me venger... »

L'aigle s'approcha et posa une aile sur son dos.

« Tu n'avais pas besoin de tout voler pour exister. Nice a de la place pour tous ses symboles ! Si tu nous rends ce que tu as pris, on organisera une fête en ton honneur.

- Vraiment ? demanda Ratapignata, les yeux brillants.

- Promis !

- Chouette ! » s'écria la petite chauve-souris en battant des ailes.

Et c'est ainsi que Ion, Misha, l'aigle de Nice et moi-même avons résolu le mystère des galets disparus... et redonné sa place à un symbole oublié !



Une histoire de cœur



Lisanna LOBBRECHT

Institut Saint Joseph

CM2

Au beau milieu de la ville de Nice, un petit garçon âgé de sept ans, prénommé Louis, adore aller à la plage et passer des moments avec son père Jérôme et sa mère Cécile. Mais malheureusement, cette dernière étant infirmière à l'hôpital Pasteur et son père chauffeur de bus la nuit, ils ne peuvent pas toujours être présents pour leur fils. Lorsqu'il n'est pas à l'école, Louis est donc gardé par sa tante, Nathalie, la sœur de sa mère.

Afin de lui faire oublier l'absence de ses parents, elle l'emmène très souvent à la plage car Louis adore cet endroit. Cela lui rappelle tous les bons moments passés avec ses parents quand il était petit et qu'ils étaient plus disponibles. A l'époque, tous les trois ramassaient des galets sur la plage de la Promenade des Anglais. Mais pas n'importe quel galet ! Ils prenaient uniquement les galets avec une forme spéciale. La plupart avaient une forme géométrique. Mais ceux que Louis préférait étaient en forme de cœur. Une fois trouvés et déposés dans un panier en osier, ils les ramenaient à la maison. Louis s'amusait à les collectionner, il y tenait beaucoup. Il les mettait tous au même endroit, sur sa commode marron. Tous les mois, ils retournaient sur la plage. C'était devenu une habitude. Et chacun de leur passage permettait d'agrandir la collection.

Mais maintenant, les promenades en famille se font de plus en plus rares. D'abord à cause du travail très prenant de ses parents, puis malheureusement à cause de la maladie de Jérôme. En effet, depuis quelques mois, son cœur est de plus en plus faible.

Quelques semaines se sont écoulées. Le cœur de Jérôme a cessé de battre. Louis ne pense plus à la plage, ni même aux galets. Voire pire ! Il ne les supporte plus ! Ils lui rappellent trop son père dont le manque commence

à se faire ressentir. Il décide alors de les glisser hors de sa vue, au fond d'un tiroir de sa commode sous les serviettes de plage. Qu'on ne lui parle plus jamais de ces galets !

Mais le jour de l'anniversaire de son père, avec sa tante, il se décide enfin de rouvrir le fameux tiroir pour lui rendre hommage. Mais là, c'est la stupéfaction totale ! Tous les galets que Louis avait collectionnés ont soudainement disparu. Il secoue les serviettes ; rien ! Il fouille dans les autres tiroirs, toujours rien ! Aucun galet ! Les larmes commencent alors à couler. Comment des galets peuvent-ils disparaître ? Louis est tellement triste. Il n'aura plus jamais l'occasion de toucher ces galets qui lui rappelaient tant tous les moments agréables passés avec son papa. Sa tante lui propose d'aller à la plage pour en ramasser des nouveaux mais il refuse, il s'énerve même ! Des nouveaux galets ne remplaceront jamais ceux trouvés avec son père ! Mais où sont passés ces galets ? La disparition de Jérôme, celle des galets ! C'était trop !

Le soir, Cécile rentre pour annoncer la bonne nouvelle. Elle travaillera moins à partir du mois prochain ! Elle sera plus présente pour son fils ! Elle souhaite rattraper le temps perdu. Mais à sa grande surprise, Louis s'est enfermé dans sa chambre, il pleure toutes les larmes de son corps, il ne veut pas sortir, même pas pour manger.

Cécile insiste : « Mais enfin, Louis, que t'arrive-t-il ? Parle-moi ! »

Elle se tourne vers sa sœur : « Que s'est-il passé ? ».

Les fameux galets dans le tiroir ! Ils ont disparu ! Je lui ai proposé d'aller à la plage mais il refuse. Il est enfermé dans sa chambre et il ne veut plus en sortir comme tu peux le voir ! Je ne sais plus quoi faire ! J'ai tout tenté ! »

C'est alors que bizarrement Cécile se met à sourire avec un air malicieux.

- Mais je sais où ils sont, moi, ces galets ! C'est moi qui les ai pris pour les garder. Je savais que Louis ne voulait plus en entendre parler. Je les ai rangés, mais je me doutais qu'un jour, il voudrait à nouveau les avoir ! »

Elle se dirige dans sa chambre et revient avec un petit carton qui était placé sous son lit. Louis qui avait entendu sa mère, se jette sur elle et lui arrache des mains la boîte. Mais là, nouveau drame ! Son galet préféré en forme de cœur n'y était pas !

- « Mon préféré, il n'y est pas ! Il a disparu ! Où est-il ? C'est à cause de toi ! Tu me

l'as perdu !»

C'est alors qu'il aperçoit de loin sous sa commode une forme qui lui était familière. C'était le galet en forme de cœur ! Comment avait-il pu arriver à cet endroit ? Il avait sans doute roulé quand Cécile les avait pris. Ou alors c'était Jérôme qui pouvait encore faire des blagues de là où il était. Il adorait plaisanter.

Après quelques excuses auprès de sa mère, Louis propose de se rendre au cimetière en honneur de son père. Cécile acquiesce. Le cimetière de l'Est est à deux pas.

Juste avant de partir, Louis glisse le galet en forme de cœur dans sa poche.

Une fois devant la tombe de son père, il le dépose. Au moins, celui-ci ne pourra plus disparaître !

C'est à partir de ce jour qu'une grande décision a été prise : retourner régulièrement à la plage comme avant pour trouver un maximum de galets en forme de cœur pour les déposer au cimetière. Et si jamais les galets venaient à disparaître, cela n'enlèvera jamais les beaux souvenirs au fond du cœur.

Les galets disparus



Blanche REVEL-POIGNANT

Ecole Rothschild mixte 1

CM2

ACTE I

Bonjour, je m'appelle Léna. Je suis une orque et je vis, tu sais... là où il y a plein de stars c'est-à-dire dans l'océan situé juste à côté de New-York. Si tu n'as pas trouvé, c'est l'Océan Atlantique !

Maintenant je vais te présenter Hannah. Je l'ai rencontrée il y a quelques années. Alors que je nageais non loin du rivage, je m'étais blessée à cause de clous en fer qui sortaient des planches d'une vieille épave. Elle, Hannah, et son équipe de soigneurs, s'occupèrent de désinfecter et de panser mes plaies sur place. Ce jour,

« la rencontre », je ne l'oublierai jamais... Je m'attachai très vite à elle, et d'une façon unique, elle devint comme une sœur pour moi.

Rapidement, elle prit l'habitude de venir me voir. Elle m'appelait, en suivant un rituel : d'abord elle émettait un chant comme le font les orques, puis elle poursuivait la construction d'une tour de galets, qu'elle avait commencée les jours d'avant, en rajoutant un à chacune de ses visites.

Tu sais, je parle des tours de galets qu'on peut voir parfois sur la plage... On retrouve aussi ces petites tours en forme de pyramide sur les sentiers de montagne, ils s'appellent des cairns. Mais un jour elle ne vint plus. Aucun appel, aucun signe d'elle. Et là j'ai crié.

Clémence, une amie de Hannah se précipita alors pour voir ce qui arrivait. Elle me connaissait car Hannah lui parlait de moi et parfois Clémence m'apercevait par la fenêtre.

« Qu'est-ce que tu as, Léna ? »

Nous n'avions pas le même langage, je ne pouvais pas lui répondre. La seule façon de me faire comprendre, c'était en émettant des clics, les bruits que font les orques, mais aussi en bougeant la nageoire dorsale et la tête, pour l'inciter à me suivre.

Clémence, heureusement, comprit que je voulais lui dire quelque chose, elle me chuchota :

« Attends, avant de te suivre, il faudrait avertir Hannah, elle doit être au Centre, je vais vite voir. »

Je vis Clémence s'éloigner, je l'entendis appeler « Hannah, Hannah ! », puis des paroles terrifiantes s'élevèrent dans les airs : « Ne venez pas la chercher. C'est inutile. Elle a triché lors des épreuves du prix des chercheurs en océanographie, elle doit se racheter. » Cette voix de robot, froide, inhumaine, celle que j'avais entendu le jour de ma rencontre avec Hannah, le jour de mes blessures... Cette voix qui est restée gravée dans ma mémoire.

Clémence s'arrêta net dans sa course, elle répondit à cette voix venue de nulle part : « Hannah n'est certainement pas une tricheuse, je te reconnais, Arthur, tu as toujours été jaloux d'elle ! »

« Je ne suis pas Arthur, je suis Shark ! »

ACTE II

Au son de cette voix mécanique, des petits morceaux de souvenirs me revinrent en tête, par bribes. D'abord des sensations : le contact du sable sur ma peau, le soleil qui commence à me brûler les chairs, une douleur vive sur le flanc gauche, l'odeur du sang, de mon sang, qui se répand dans l'eau salée, ma bouche pâteuse. Ensuite, une émotion intense, et surtout une peur immense... J'étais blessée, qu'allais-je devenir ? Devais-je mourir ? Allais-je revoir mon clan ? Puis ces mots : « Achève-la, tu devrais t'en sortir avec ton couteau, elle est déjà mal en point ». Et là, une autre voix : « Ok, mais aide moi, au cas où elle se rebiffe ». Et là, au milieu du bruit des vagues dans lesquelles je trempais encore, des bruits humains, ceux de personnes accourant vers moi en hurlant « Que faites-vous ici, criminels ? » Les deux hommes, et la voix de robot, je ne les entendis plus ce jour-là.

En entendant les menaces sur Hannah, kidnappée, Clémence me dit : « J'ai une idée. Le téléphone d'Arthur est traçable. Mon père est policier, je pense que je peux lui demander de le géolocaliser, et je vais l'avertir, on est obligées car Hannah a été kidnappée. Je ne crois pas à cette histoire de tricherie, il l'a forcément enlevée pour une autre raison, plus importante. »

En secouant la tête, en balançant ma nageoire dorsale, je lui montrais que j'avais compris.

De mon côté, je connaissais peu de choses d'Hannah, car je partageais surtout avec elle des parties de nage en pleine mer et des jeux. Pourquoi donc cet homme avait-il pu enlever Hannah, et surtout pourquoi avait-il voulu me tuer. Qu'est ce qui nous liait, Hannah et moi ? Les jeux ? La nage en mer ? Les sons et appels ? Le rituel des galets ? Les galets, ils venaient de la plage. Et nos pyramides de galets, là, avaient disparu. Le secret devait se trouver dans les galets ? Mais quel secret ?

Il fallait absolument que je fasse comprendre ça à Clémence. J'étais sûre que dès qu'on aurait élucidé le mystère des galets, on comprendrait tout, et on pourrait vraiment arrêter Shark.

Pour prévenir mon amie, je fouillais de mon nez le fond de l'eau, et je lançais deux ou trois petits galets vers le ciel, en espérant qu'elle comprenne que le mystère était dans les galets.

Clémence crut que je voulais jouer mais j'insistais. Intriguée, Clémence ramassa l'un d'eux. Elle sentit une texture bizarre, un peu molle, elle comprit que ce n'est

pas un véritable galet. Je la vis alors appuyer dessus et là, l'enveloppe craqua et révéla une pépite brillante. Était-ce de l'or ? Était-ce précieux ? Clémence était très surprise. Elle observa la pépite, la tourna, la retourna et courut vers le Centre sans rien dire. Je décidai de l'attendre. Et quand elle revint en courant, elle s'écria : « -C'est un métal très rare, de l'uranium, c'est radioactif et très dangereux. Il a été mis dans un faux galet servant à le cacher... en attendant qu'il n'y ait plus personne dans les parages. Mais Hannah y a mis les pieds et voilà pourquoi Shark a pris les galets : je pense qu'il voulait les récupérer pour un projet sans doute terrible ! »

Grâce aux recherches du père de Clémence, policier, le portable de Shark avait pu être géolocalisé. Il fit préparer une équipe de policiers pour venir arrêter toute la bande et libérer Hannah. Mais Clémence voulait intervenir très vite. Son père lui dit que Shark se trouvait près du labo, tout près d'un ancien bunker qui pourrait servir de quartier général pour Shark et sa bande. Il interdit à Clémence d'intervenir seule, mais elle n'y tenait plus. D'un coup de palmes, elle arriva devant le bunker et écouta une conversation, puis plongea sous l'eau. Moi, je compris, je me mis à surveiller ce que faisaient Shark et sa bande, je ne voulais pas qu'ils repèrent Clémence.

D'un coup d'œil, je vis Clémence qui se dirigeait vers une paroi rocheuse sous-marine. Je la surveillais alors, tout en guettant ce que faisait Shark. Oh ! Hannah était là, elle se trouvait dans une salle creusée sous l'eau, d'où, grâce à une immense vitre, on pouvait observer les fonds marins. Clémence avait rusé pour que ceux qui étaient chargés de surveiller l'entrée de la salle, la laissent passer : en utilisant une diversion pour attirer leur attention ailleurs, elle avait réussi avec le robot-poisson-scie du labo du Centre, à percer l'une des fenêtres. L'eau s'engouffra et fit exploser tout le reste de la baie vitrée. Vite, il fallait sauver Hannah avant qu'elle ne se noie. Clémence la fit rentrer dans le robot. Ouf ! Juste à temps !

Le plan ignoble était déjoué, Clémence et moi avions tout découvert et compris : Shark et ses acolytes avaient essayé de me tuer et savaient qu'Hannah allait venir pour me sauver. C'était un bon moyen pour l'attirer dans cette partie-là du rivage. Là où il y avait du sable. Eux avaient besoin d'être tranquilles du côté du rivage de galets pour cacher leurs faux cailloux remplis de ce métal rare, l'uranium, très utile pour fabriquer des bombes.

ACTE III

Le mystère était résolu : nous avons libéré Hannah et nous avons fait arrêter Shark, grâce à l'équipe de policiers du père de Clémence.

L'uranium, qu'est-ce qu'on pouvait en faire ? C'était radioactif, dangereux, il ne fallait pas le laisser là, dans ces faux cailloux : Clémence et Hannah se précipitèrent dans le bunker, à la recherche des galets et des faux galets. Elles devaient les trier, repérer ceux qui cachaient l'uranium. Mais c'était très dangereux car l'enveloppe qui formait ces faux-galets empêchait la radioactivité de se répandre et de les intoxiquer. « Surtout, qu'elles ne cherchent pas à les ouvrir ! » Il fallait repérer les faux en les touchant car l'enveloppe était un peu molle. Le mieux était d'appeler l'équipe spécialisée du labo, qui devait venir avec une combinaison de protection spéciale. Quand ils arrivèrent, le père de Clémence lui dit : « Viens à l'hôpital, il faut faire des examens car tu as touché la première pépite trouvée dans le premier faux galet. Il y a plein d'ondes radioactives, c'est dangereux, il faut vérifier ça ! » « Mais je veux aider » dit Clémence ! « Non, tu viens, ne discute pas ! »

Malheureusement, les scientifiques ne savaient encore recycler ce métal : il fallait donc absolument le récupérer pour éviter une pollution si les faux galets tombaient en mer. Ils les récupérèrent donc et les mirent dans une pièce blindée et sécurisée pour que plus personne ne vienne y toucher.

Le lendemain, je revins au bord du rivage. Hannah et Clémence étaient là : elles me firent signe, elles mirent leurs palmes, leurs masques et leur bouteille et plongèrent me rejoindre. Longtemps nous nageâmes ensemble, nous jouâmes. Hannah me fit signe : elle voulait m'emmener quelque part. Je la suivis. « J'ai une surprise pour toi ! » Je me dis alors : « Une surprise est quelque chose de secret qui fait plaisir ». La surprise que j'eus était qu'elle avait retrouvé mes parents... Elle avait fait des recherches et consulté la base de données des voyages sous-marins des orques équipées d'une puce. Elle avait pu découvrir l'endroit où étaient Calypso et Neptune, mes parents. Je me précipitai vers eux et je chantai, nageant des heures et des heures avec mes parents retrouvés.

Avec Hannah et Clémence, nous avons vécu des moments inoubliables et nous sommes maintenant amies pour la vie, c'est sûr. Ce grand cadeau d'Hannah, je ne l'oublierai jamais.

Depuis cette aventure, avec Clémence et Hannah on a repris le rituel chaque matin, mais cette fois avec mes parents : le chant d'Hannah, un galet posé sur le galet déposé la veille, puis nager tous ensemble. Un soir on a fait une balade en mer et on a vu les étoiles. Maintenant je connais plus de mots du langage des humains et je peux mieux comprendre les choses que disent les filles. Ensemble nous formons une superbe équipe et je me suis rendu compte que les humains ne sont pas tous gentils. Et j'ai envie que ça change.



Le mystère des galets disparus

Flora LAUNAY

Institut St-Joseph

CM1

C'est l'histoire d'une jeune fille qui s'appelait Mila. Un jour d'été, elle décida de partir à la plage.

En arrivant à la plage, quelle fut sa surprise ! Tous les galets de la plage avaient disparu, ce n'était pas un rêve, elle en resta stupéfaite.

Mila demanda à quelqu'un qui se trouvait près d'elle, s'il savait ce qui avait pu se passer ici. Il lui répondit : « Nous venons d'arriver à la plage, nous ne savons pas ce qui a pu se passer. »

Mila décida de mener l'enquête, elle interrogea alors les personnes présentes sur la plage. Que s'est-il passé ? Où sont les galets ? La plage est vide de nos précieux galets. Aucune réponse des badauds, aucun indice nouveau à apporter à son enquête. La fin de journée pointa, la nuit commença à tomber, Mila se résigna à rentrer chez elle.

Le lendemain matin, elle se précipita à nouveau sur la plage. Et là, que vit-elle ? Un drôle de personnage se promenait sur la plage portant une énorme robe bouffante aux mille couleurs. On pouvait deviner qu'il cachait quelque chose sous son amusante robe. Mila courut alors vers ce curieux bonhomme et lui



demanda : « Qu’y a-t-il sous votre robe ? » Il ne répondit pas, il continua son chemin. Elle lui demanda à nouveau « Qu’avez-vous sous votre robe colorée ? » Sans réponse de la part de l’homme, Mila décida de toucher sa robe étonnante. Mais d’un geste trop vif, patatras, Mila fit tomber l’homme de tout son poids à terre. Et c’est à ce moment précis que tous les galets de la plage tombèrent de la robe du drôle de monsieur !!!

Hourra !! crièrent les passants. « Nous avons retrouvé les galets ! » Ils étaient tellement heureux qu’ils se jetèrent dans les bras de Mila pour la remercier.

Tout le monde cria Victoire ! Victoire ! Nous avons retrouvé les galets !

Mila décida de se rendre à la mairie pour en avertir le Maire. « Bonjour, Monsieur le Maire, savez-vous que les galets de la plage ont disparu ? » Comment ? répondit-il. Oui, j’ai mené l’enquête et c’est ce drôle de Monsieur qui est le coupable...

Alors le Maire demanda à l’homme : Dites-moi, Monsieur, pour quelle raison avez-vous fait disparaître les galets de la plage ? Le drôle de bonhomme répondit avec sa grosse voix grave : « Je suis un artiste, et j’ai pris les galets pour les peindre et les vendre au marché ». Le Maire lui répondit « Mais Monsieur voyons, c’est interdit ! Je pourrais vous mettre en prison pour ce motif. »

Après réflexion, le maire fit une proposition à l’artiste : « Je vous propose le marché suivant : je ne dépose pas plainte contre vous mais, en échange, je vous mets à disposition de la peinture et je vous demande de repeindre ce grand mur vilain sous le pont avec tous les enfants de la classe de Mila. Qu’en pensez-vous ? »

Et c’est avec une grande joie que l’artiste et Mila acceptèrent la proposition du Maire. Ils se donnèrent rapidement rendez vous pour peindre cette future œuvre d’art sous le signe du soleil, de la plage et des « galets ».



Les galets disparus

Raphaël GIL

Rothschild I

CM2

Arthur est un garçon de dix ans, qui vit avec ses deux parents et sa sœur, Garance, âgée de six ans, à Paris. Il est en classe de CM2 à l'école publique de Turenne dans le 3^{ème} arrondissement et sa sœur est en classe de CP. Cela fait cinq ans qu'il est dans cette école et il est bien content d'aller au Collège l'année prochaine, surtout depuis que sa sœur est dans son école.

Tous les étés, ils partent en vacances en famille au bord de la mer. Le plus souvent en Bretagne, ou en Normandie. Et pour la première fois, en juillet 2024, ils décident de venir à Nice passer leurs vacances dans le sud de la France.

Ils découvrent alors la Promenade des Anglais, ses palmiers et son bord de mer en arrivant.

Garance et Arthur sont aux anges, ils vont se baigner pour la première fois dans la mer Méditerranée !

A peine arrivés, ils se mettent en maillot, prennent leurs serviettes et partent direction la plage.

Serviettes sous le bras, casquette sur la tête, ballons et seaux les accompagnent...

Cela annonce une première journée formidable.

Les rayons du soleil chauffent l'air et ils se disent alors que l'eau va être bien chaude.

Arthur, Garance et ses parents arrivent sur la plage et découvrent une singularité propre aux plages de Nice : Les galets !

« Oh maman regarde, la plage est toute grise, il est où le sable ?

Aie, j'ai mal aux pieds dit Garance et je n'arrive pas à marcher...

Maman ça me brûle les pieds, les galets... »

Mais Arthur est décidé à ne pas se laisser décourager par ses vilains petits galets, il jette sa serviette sur la plage et part en courant direction l'eau, la douleur ne l'empêchera pas de se baigner !

« Oh qu'elle est bonne !! Allez venez, vous n'allez pas vous laisser décourager par ces vilains galets... »

Garance et ses deux parents rejoignent en titubant Arthur dans l'eau.

« Ah oui, elle est très bonne et ça fait du bien, avec cette chaleur », s'exclament les deux parents.

Arthur plonge dans l'eau et remonte un gros galet en disant à sa maman : « Regarde, il y a même des galets au fond de l'eau ! »

Garance s'écrie « Maman, papa, je n'ai plus pieds ! »

Arthur pense que c'est une drôle d'idée, quand même d'avoir mis des galets, ça fait mal aux pieds et quand on veut sortir de l'eau, c'est pas pratique et quand on s'allonge sur la serviette, c'est encore moins confortable.

Intrigué par ces galets, Arthur assis au bord de l'eau se met à les regarder. Il se rend alors compte qu'ils ne sont pas pointus, ils sont tous ronds et lisses, c'est étonnant qu'ils fassent si mal aux pieds...

« Maman, Papa, regardez, ils sont beaux, ces galets, il y a en a des plus clairs et des plus foncés, il y en a même des rayés. Avec tous ces galets, je me dis que je pourrai en ramener à mes copains pour leur montrer qu'à Nice les plages sont pleines de jolis galets ! »

Je vais aller chercher les plus beaux pour les ramener à la maison et les donner à mes copains à la rentrée en souvenir.

« Mais tu sais que tous les matins, les galets sont comptés, par un Monsieur spécialisé dans le comptage de galets ? Il les compte tous les jours pour être sûr que tout le monde aura bien mal aux pieds en se rendant sur la plage tout l'été. Et d'ailleurs, quand il se rend compte qu'il en manque, il monte dans son camion en urgence et va chercher de nouveaux galets pour les ramener » lui raconte sa maman.

« Mais tu penses vraiment qu'il les compte tous ? Maman, il y en a trop pour pouvoir les compter » répond Arthur.

« Moi aussi, je veux en prendre pour en ramener à l'école et le donner à ma maîtresse, en plus ils sont tous doux et chauds », s'exclama Garance.

« S'ils sont chauds c'est à cause du soleil, une fois à Paris ils deviendront tout froid, Garance » répond Arthur.

« Et ben, c'est pas grave, elle le mettra au bord de sa fenêtre pour le réchauffer ! »

« Bon, avec vous deux, le Monsieur qui compte les galets va avoir du boulot ! » s'exclame

la maman.

*« Mais on ne va pas en prendre beaucoup, juste deux ou trois pour moi et Garance un seul.
Il en restera encore beaucoup, ils ne vont pas lancer un mandat de recherche pour quatre
galets disparus ! »*



COLLÈGES

Un galet à la place du cœur



Juliette LAURIER HERGET

Collège Jean Cocteau

Beaulieu sur Mer

3ème

Encore des vacances durant lesquelles je suis forcé d'aller rendre visite à ma grand-mère. Je vais de nouveau passer mes deux semaines de la Toussaint à arpenter les ruelles du Vieux-Nice ou la Promenade des Anglais. On pourrait croire que c'est fantastique, d'aller sur la Côte d'Azur pour moi qui vis dans le Nord, mais je n'ai pas d'amis dans cette région et on ne peut pas dire que ma grand-mère soit la plus attentionnée des aïeules ! Néanmoins j'aime Nissa la Bella, ses couleurs, son soleil d'or et tous ses monuments. En automne, c'est encore plus merveilleux : les reflets orangés des arbres, qui perdent leurs feuilles sur le bleu azur de la mer dessinent un tableau. Cette émotion n'est pas qualifiable, c'est de la beauté pure, simple.

Mais voilà, je ne me rends pas à Nice en tant que touriste, je m'y rends pour passer des vacances avec une vieille dame qui ne se modernise pas et dont la seule activité est de flâner avec nostalgie. Ce qui n'est pas très excitant pour un garçon de douze ans. Mais c'est l'unique rendez-vous annuel avec « mémé », alors « Patience », me dit maman. C'est facile, pour elle, de dire ça, elle qui ne vient jamais la voir sous prétexte que le voyage coûterait trop cher pour toute la famille. Je me doute bien que ce n'est qu'une excuse, parmi tant d'autres. Elle refuse tout contact avec sa mère. Ou bien est-ce l'inverse ? Ma grand-mère ne voudrait-elle plus parler à sa propre fille ? Non, c'est impossible, une mère ne cesserait jamais d'aimer ses enfants. En revanche, qu'en est-il du ressenti de la mienne ? Qu'a-t-il pu se passer pour que ma famille soit déchirée à ce point ? Maman évite toujours mes questions, mais à qui d'autre pourrais-je les poser ? A ma grand-mère ? Non, je n'ai pas tissé de liens assez solides avec elle, la faute à nos courtes et rares entrevues. Des millions de galets semblent nous séparer. Je qualifierais notre relation de superficielle, nous nous observons, mais nous nous connaissons peu. Peu de l'intérieur. Elle ne sait



pas réellement ce qui me passionne et je n'en sais d'ailleurs pas davantage à son sujet.

Le seul souvenir, immuable, qui fige nos vacances, est un cliché que nous prenons chaque année, au même endroit, à la même période. Nous nous faisons toujours photographier sur la Promenade des Anglais, aux abords de la grande chaise bleue. Ces tirages, je les conserve tous. J'y vois d'abord ma grand-mère, encore jeune, tenant mon landau, puis les années s'enchaînent et s'emballent, et la distance se crée, au fur et à mesure que le temps défile. Une seule chose est pérenne et réconfortante : la mer demeure la même, et les galets sont toujours nombreux et uniformes. Les galets... Ces gros cailloux à l'origine de l'univers. Ces petites choses inanimées qui nous fixent depuis des millions d'années ! J'ignore où elle range ses photos, je ne les ai jamais vues accrochées au mur. Elles sont sûrement planquées au fond d'un tiroir. La plupart des grands-mères les exposent fièrement sur un meuble ou sur le réfrigérateur... La plupart, sauf la mienne !

L'année dernière, j'ai réalisé que les galets sont des êtres, des choses uniformes, blanches et lisses, vierges de toute expérience. Ils sont durs, froids, incassables et insondables, comme ma grand-mère. C'est étrange de comparer un humain à une pierre, mais je n'ai pas trouvé de meilleure image que celle-ci. Un galet à la place du cœur. Des strates, de plus en plus épaisses au fil du temps !

Cet après-midi, nous avons déambulé dans les rues du vieux-Nice, et face à un coucher de soleil resplendissant, elle m'a offert une glace. Les rayons chauds qui viennent égayer le parterre de galets me rassurent. Finalement, même un caillou rugueux et glacial peut devenir agréable, voire chaleureux. Chaque année, je cherche l'échantillon parfait pour le ramener chez moi. Je cherche, en vain. Ma grand-mère n'aime pas cette idée. Elle trouve cela égoïste parce que *si tout le monde prenait un galet, il n'y en aurait bientôt plus*. Le soir, de retour à la maison, elle me propose d'aller pique-niquer sur la plage. Je sonde mes émotions. Suis-je excité de partager un moment en tête à tête avec ma grand-mère ? Ou est-ce juste le soulagement de ne pas manger sa sempiternelle soupe de légumes ? J'ignore encore

si j'aurai le courage de rompre la pudeur, de pénétrer son *cœur de galet*. Peut-être est-ce l'occasion rêvée de lui en demander plus sur sa vie, comprendre la cause de sa dureté et notre difficulté à tisser de vrais liens.

Une fois installés sur un plaid de fortune, le silence s'installe, lourd, opaque. Mais soudain, je me jette à l'eau et lui demande le prénom de mon grand-père, que je n'ai jamais connu. Elle hésite, comme si elle réfléchissait à sa réponse mais prononce enfin, d'un filet de voix tremblant et nostalgique, *Jean*. Ainsi s'enchainent mes questions, comme si sa première réponse était un encouragement à aller plus loin. A chaque nouvelle révélation sur sa vie, je saisis un galet devant moi, jusqu'à former un creux. *J'étais loin d'imaginer tout ça*. Ses phrases sont entremêlées de blancs et de soupirs, peut-être languissants, peut-être rancuniers. Elle marque une pause, et son intonation se fait plus grave, triste même, sombre. Elle commence à parler de la naissance de ma mère, moment bien évidemment heureux mais terni par une situation familiale douloureuse. Abandonnée par Jean, fille-mère, bannie par une famille traditionnaliste, elle a été obligée d'élever sa fille sans l'aide de personne. Ne pas pouvoir lui offrir tout ce qu'elle désirait, et lui donner les meilleures chances pour sa vie future l'avait rendue amère, coupable. Peut-être était-ce là la cause de leur éloignement. Elle me dit :

- « Tu sais, il a fallu que je sois forte pour continuer à vivre seule avec une enfant à charge. De mon temps, les femmes seules étaient très mal vues ».

Je décide de ne pas poser plus de questions concernant mon grand-père, cela demeure encore secret et douloureux. Je ne sais que dire. Quels mots prononcer après toutes ces confidences ? J'aimerais lui dire à quel point j'admire son courage, mais je n'ose pas. A la place, je lui prends la main. Je n'imagine pas la vie d'une femme seule à cette époque, maman sans être mariée. Une vie de galères. Nous finissons par rentrer à la maison, toujours en silence. Sans doute repense-t-elle à ses aveux, alors que moi je joue avec mon nouveau trésor... Un galet idéal ! Cette discussion m'a laissé le temps de trouver le spécimen parfait. Forme et texture. L'aboutissement d'une quête.

Le lendemain matin, je me suis réveillé avec une pensée. Les galets ne sont pas gros, mais ne se déplacent jamais. Le vent peut arracher un arbre mais ne soulève jamais les cailloux. Ils ne dépendent de rien, se suffisent à eux-mêmes. Ils sont extrêmement solides. Malgré tout ce qu'elle a vécu, ma grand-mère n'a jamais abandonné, elle a continué à se battre pour vivre normalement, comme des milliers de femmes l'ont fait et le font encore de nos jours. Aujourd'hui, je la vois comme une roche, robuste et fière, résistant aux vents et au reflux de la mer.

Les vacances touchent à leur fin. Nous sommes prêts pour la photo annuelle. Le ciel est bleu turquoise, la mer est calme, le soleil éclaire Nice d'une lumière éclatante ! Contrairement aux précédentes années, j'enlace mon bras autour de son cou et elle sourit. Ce geste a une grande importance à mes yeux. Je suis content d'avoir érodé la surface et découvert le joyau. Je serre mon butin dans ma poche et je comprends que j'ai hâte d'être à l'an prochain ! En rentrant, je montrerai cette trouvaille à mes copains, qui eux, ne verront qu'un bout de roche... Mais pour moi, ce galet disparu de la Prom' est une pierre précieuse, dans laquelle bat le cœur de ma grand-mère.



Ne renonce jamais !



Alexia PARIS

Collège Jean Cocteau

Beaulieu sur Mer

4^{ème}2

Il y a tout juste dix ans aujourd'hui, vivait dans la petite ville méditerranéenne de Nice une petite fille du nom de Lilly. C'était ma meilleure amie, la seule. Nous étions inséparables. Cadette d'une fratrie de trois enfants, ses frères ne lui faisaient pas de cadeaux. Ils l'aimaient beaucoup mais ne savaient pas vraiment lui montrer. Plutôt solitaire à l'école, elle trouvait toujours quelque chose à faire durant son

temps libre. Sa grande passion c'était les galets, de toutes les formes, de toutes les tailles, dans des nuances de gris toutes aussi jolies les unes que les autres. Elle était tellement fascinée par sa petite collection qu'elle les promenait partout avec elle. Ses galets n'étaient pas de simples cailloux ; elle les considérait comme ses amis, ses confidents, ses partenaires de jeu. Chacun, à ses yeux, était unique, chacun portait un nom et chacun faisait une activité avec elle. Ses préférés formaient un véritable trio d'amis dont elle était inséparable : Poucet, Gringalet et Ricochet avaient élu domicile sur sa table de nuit où des boîtes d'allumettes décorées leur servaient de lit, le tissu d'une de ses jupes trop petites avait été délicatement transformé par sa maman en du linge de lit.

Avec Poucet, Lilly faisait d'interminables balades dans les parcs et forêts, s'amusant à imaginer de véritables chasses aux trésors. Poucet faisait toujours mine de se perdre, mais il laissait toujours des indices à Lilly pour qu'elle le retrouve facilement. On aurait pu croire que dans sa jeunesse Poucet s'était déjà perdu dans une forêt et avait pu retrouver son chemin grâce à des petits cailloux qu'il aurait laissé tomber sur le chemin en guise de fil d'Ariane. Jamais il n'avait raconté quoi que ce soit de la sorte à Lilly, mais à chacune de leurs sorties dans un petit bois, il avait les poches pleines de gravier et tant que ses poches n'étaient pas bien pleines le jeu ne pouvait pas commencer.

Quant à Gringalet, leur jeu était un cache-cache dans les rues de la ville. Gringalet était élancé, mince et d'une couleur entre le blanc cassé et le gris très très clair. Il avait pour habitude de se dissimuler sur les marches d'entrées de certaines habitations ou d'anciens monuments de la ville. Chaque partie de cache-cache était synonyme de découverte d'un endroit à première vue banal, mais qui finalement s'avérait être unique et magique, un peu comme le site archéologique de Cimiez. Imaginez ho combien d'heures nous avons pu passer à chercher Gringalet dans les ruines de l'amphithéâtre romain, un endroit magnifique qui malgré les ravages du temps a su garder tout son charme d'antan.

Les moments passés avec Ricochet étaient systématiquement au bord de mer et avec toutes les plages de Nice, ils avaient grand choix. Néanmoins, leur plage préférée était celle de la Réserve où allaient beaucoup moins de touristes que chez Castel. Ils y passaient des heures à se jeter à l'eau en essayant de rebondir un maximum de

fois sur la surface de l'eau. Certains jours où la mer moutonnait, ils se contentaient d'observer l'horizon et apprécier la vue. Dans ces moments-là, ils étaient plus proches encore l'un de l'autre, mêlant la vue à des pensées parfois mélancoliques, parfois se posant des questions sur leur futur. Souvent Lilly s'interrogeait sur son avenir. Quel métier ferait-elle plus tard ? Quelle vie aurait-elle ? Aurait-elle une voiture de sport ? Une seule certitude lui semblait évidente, c'était sa plage préférée et adulte elle continuerait à y venir avec ses enfants et leur apprendrait à faire des ricochets. Un beau matin du mois de juin, Lilly se réveilla aux premières lueurs du jour. Elle, qui d'ordinaire avait des difficultés à se lever et aimait se prélasser dans son lit le plus tard possible, se leva de bonne humeur et pleine de gaité. A peine le premier rayon de soleil apparut-il au travers de ses persiennes en bois, qu'elle se leva. Nous étions le 1^{er} juin et c'était le jour tant attendu de ses dix ans. Enfin un âge à deux chiffres, enfin on allait la considérer comme une grande ! Vite il fallait fêter cela dès le réveil avec son trio d'amis.

A peine sortie de son lit qu'elle se tourna vers sa table de nuit pour attraper ses amis. Horreur ! Aucun de ses tendres amis n'était sur sa table de nuit ! Elle regarda sous le meuble, sous son lit, dans son lit puis sous son oreiller... Elle remua ciel et terre, retourna tous les tiroirs, retira les draps de son lit, vida complètement son dressing. Rien ! Rien du tout ! La chambre était sens dessus dessous. Un véritable ouragan était passé par là, mais aucune trace de Poucet, Gringalet et Ricochet. Le cœur de Lilly se mit à battre de plus en plus vite, de plus en plus fort. Ses yeux commencèrent à briller puis de chaudes larmes coulèrent le long de ses petites joues roses. Détachant une mèche de cheveux collée sur ses lèvres par le sel de ses larmes, Lilly dû se rendre à l'évidence : les galets avaient disparu !

Ni une ni deux, elle décida de partir à la recherche de ses amis. Elle avala d'une traite son chocolat chaud, mangea ses tartines de brioche que sa maman avait préparées avec une bonne confiture de mûres. Prise dans ses pensées, elle ne remarqua même pas l'odeur de la génoise qui cuisait dans le four, sans doute en prévision de son gâteau d'anniversaire...

Déterminée, elle prit son petit gilet puis partit en courant, criant qu'elle serait de retour à l'heure du repas. Elle enfourcha son vélo et commença à déambuler au

hasard dans les rues de la vieille ville. Elle se mit à gravir le chemin qui menait au Parc de la Colline du Château. Il faisait déjà très chaud ce matin- là mais il fallait absolument qu'elle aille retrouver son ami Poucet. Sans réfléchir, elle avait choisi cette destination, quelque chose dans son cœur lui disait qu'il fallait qu'elle y monte. A chaque tour de roue, son regard balayait le sol à la recherche d'un quelconque indice. Son regard fut attiré par des gabians qui semblaient se battre au début d'un des chemins. Que se passait-il donc là-bas ? Très rapidement Lilly se rendit sur place : de-ci de-là des petits morceaux de pain jonchaient le sol et les gabians se les bagarraient... Elémentaire ma chère Lilly ! C'était un message de Poucet ! Quelques tours de roue de plus et c'est en pleurant de joie que Lilly arriva au bord de la cascade. Poucet l'attendait bien patiemment au bord de l'eau, profitant de la fraîcheur émanant des chutes d'eau.

Pleine d'espoir, elle reprit ses recherches. Au tour de Gringalet. La veille, ils avaient justement dégusté une glace au basilic place Rossetti. Gringalet était le plus fin de ses amis, le plus subtil également.

Elémentaire ma chère Lilly ! Une glace au basilic ! Accompagnée de Poucet, elle se dirigea en direction de la place qui n'était pas très loin. Elle laissa sa bicyclette adossée à la fontaine et se dirigea d'un pas assuré en direction de la Cathédrale Sainte Réparate. Elle y trouva Gringalet sur la troisième marche, lui lançant fièrement avec un léger petit accent italien : « Basilic, basilique, Cathédrale, c'est logique... mon ange... »

Mon ange... A ces mots, Lilly ouvrit grand les yeux, un large sourire apparut sur ses lèvres. Elémentaire ma chère Lilly ! Filons à toute allure à travers le cours Saleya pour rejoindre la baie des Anges ! Ricochet ne peut être que là-bas, se disait-elle. Il ne leur fallut que quelques petites minutes pour arriver à la crique cachée de la Plage de la Réserve. Lilly et ses deux amis se dirent qu'ils allaient enfin retrouver Ricochet et être réunis pour la vie.

C'était il y a exactement dix ans aujourd'hui. Je suis toujours là, à les attendre. Je suis toujours là, à quelques mètres de la plage, au fond de l'eau. Chaque année, je les vois venir sur la plage et me chercher vainement. Au début, ils venaient tous les jours. Tout l'été ils étaient là, du matin au soir, à me chercher et repartaient à la tombée de la nuit, les larmes plein les yeux. Puis avec le temps, leurs visites

se sont espacées, d'abord tous les week-ends puis tous les mois. Désormais, ils ne viennent à ma recherche que tous les ans. Leur passage rythme ma vie désormais solitaire. On dit que le temps efface les peines... Je peux vous assurer que chaque jour je pense aux moments précieux que Lilly, Poucet, Gringalet et moi passions ensemble. Chaque nuit je rêve de retrouver mon petit lit sur la table de nuit de ma douce amie. Ni le temps ni l'espoir d'un jour retrouver ma place dans le creux de la main de Lilly ne peuvent atténuer l'immense tristesse que je ressens. Seule la confiance en mon amie, mon unique amie, véritable amie, me laisse espérer qu'un jour elle me trouvera.

AH... Les voilà ! Lilly, Poucet, Gringalet, je suis là ! C'est moi, Ricochet. Souvenez-vous, nous faisons des ricochets tous les jours sur cette plage. Je suis là, au fond de l'eau...

Les années passent, les unes après les autres, et je suis hélas toujours là. On dit que la vie est courte, mais quand vous êtes un galet perdu au fond de l'eau, cela paraît terriblement long !

Chaque année je continue à voir ma petite Lilly le jour de son anniversaire. Elle a bien changé, c'est désormais une belle jeune femme. Cela fait déjà 7 ans qu'elle est en couple. Son mari a l'air très gentil. A son tour, elle a fondé sa famille. Depuis 5 ans, elle est maman d'une petite fille. A distance, j'ai vu son ventre s'arrondir, puis l'année suivante un petit bébé dans les bras de sa maman. C'est également sur le bord de la mer qu'elle a fait ses premiers pas...

Ah ! Voici Lilly et sa petite famille. Toujours fidèle à notre rendez-vous... Sa petite fille a bien grandi depuis l'an dernier, elle semble même avoir appris à nager car la voici qui se jette à l'eau sous le regard fier de ses parents. Mais que se passe-t-il ??? Une toute petite main se dirige vers moi... « Regarde Maman, j'ai trouvé un joli galet pour faire des ricochets... »

« Élémentaire, ma chère Lilly » s'écria Lilly les yeux remplis de larmes de joie !
Après toutes ces années de recherches, le moment tant attendu était enfin arrivé. Me serrant enfin au creux de sa main, Lilly chuchota tendrement à l'oreille de sa fille : « Quoi qu'il arrive dans ta vie, ma chérie, ne perds jamais espoir ».



Les galets des disparus



Chloé AMSELEM CARUSSO

Collège Henri Matisse

5^{ème} 6

Comme tous les matins, Fabien prend son petit déjeuner en regardant la mer et fait le point sur sa vie. À trente-six ans, Fabien a deux fils : Michaël et Karl. Séparé de sa compagne, il ne les voit que quelques fois dans l'année et cela lui pèse. Fabien habite en Corse, contrairement à son ex-compagne qui, elle, est partie vivre à Nice. Toutefois à l'époque, ils appréciaient venir sur la Côte d'Azur.

Hélène, son ex-compagne, adorait aller manger chez « L'Epicurien » tandis que Fabien, lui, préférait « La voix de son maître » (un restaurant situé place Garibaldi mais qui a fermé ses portes depuis).

Ces instants lui manquent, il est nostalgique.

Il y a dix ans que Fabien et Hélène sont séparés. Pourquoi ? Eh bien, Fabien ne s'en rappelle plus, enfin il ne veut pas se rappeler... Ce n'est pas le moment, pas pour l'instant. Fabien a hâte de retrouver ses deux fils. Chaque jour qui passe le rapproche un peu plus d'eux.

Le jeune père prévoit de prendre quelques jours de congés et doit s'organiser. En sortant de chez lui, il va voir sa voisine Miranda Forest pour lui demander de nourrir son chat Rayley pendant son absence qui doit durer deux semaines tout au plus.

- « Bonjour Fabien ! » s'écrie Miranda.

- « Bonjour, comment vas-tu ? » demande Fabien.

- « Oh, bien, bien ! Et toi ? » questionne Miranda.

- « Ça pourrait aller mieux mais on fait avec ! Je voulais te demander si tu pouvais t'occuper de mon chat pendant deux semaines, s'il te plaît ? » dit Fabien d'un air suppliant.

- « Oui avec plaisir, tu sais que j'aime beaucoup Rayley, répond Miranda, et que je serai toujours disponible pour toi ! »

- « Parfait, je pars demain vers quinze heures. Je te remercie, quel soulagement ! » fit Fabien rassuré.

Cet échange, pourtant anodin, avait troublé Fabien. Avant, Miranda demandait toujours des nouvelles de Michaël et Karl et maintenant tout le monde semblait oublier les garçons adorés de Fabien. Toutefois, le temps pressant, Fabien se dépêcha de faire ses derniers achats avant son départ et n'y prêta plus d'attention. Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil, Fabien prit sa valise, la descendit devant la porte d'entrée et se prépara. Il vérifia trois fois son sac à dos pour être sûr de n'avoir rien oublié, fit quelques caresses à Rayley puis partit, laissant des instructions dans l'entrée pour sa voisine.

Arrivé à bon port, Fabien gravit les marches de l'escalier pour atteindre le bateau. Il alla directement dans sa cabine se reposer, puis détendu, se rendit sur le pont et retrouva Luc, une connaissance qu'il avait rencontrée quatre ans auparavant sur ce même bateau ! Quel hasard !

La traversée se passa rapidement et il arriva à Nice. Quelle merveille, ce port situé le long de la baie des Anges ! Il a été nommé ainsi par des pêcheurs locaux en référence « aux anges de la mer », une espèce de requins inoffensifs dont les ailerons perpendiculaires ressemblaient à des ailes.

Enfin à quai, Fabien regarda tout autour de lui, il admira les petits restaurants regorgeant de touristes, les bateaux arc-en-ciel collés les uns aux autres, les amoureux s'enlaçant tendrement et les joggeurs courant avec leur chien...

Il décida alors de prendre le bus jusqu'à la Promenade des Anglais afin de déposer ses bagages à l'hôtel Busby. Une fois arrivé à destination, il alla dans sa chambre et regarda par la fenêtre la vue magnifique qui s'offrait à lui. Les reflets de la Méditerranée l'éblouissaient, le bleu du ciel et de la mer se confondaient, tout comme ses souvenirs.

Il sortit de l'hôtel pour se balader, alla d'abord sur la place Masséna puis emprunta la coulée verte pour arriver dans le Vieux-Nice. L'odeur de la socca lui ouvrit l'appétit !

Il s'installe alors chez « René Socca », commande des beignets de fleur de courgettes, des farcis, une part de socca et en dessert une part de tourte aux blettes. Après avoir mangé, Fabien décide de rentrer à l'hôtel, il passe par le cours Saleya

et regarde les marchands de fleurs et les bouquets multicolores. Fabien se rappelle les moments passés à cet endroit. Il fait un crochet par une petite ruelle qui mène jusqu'à la Mairie et se dit qu'assister à un spectacle à l'opéra ferait du bien. « *La Flûte enchantée* » de Mozart, on ne pouvait espérer mieux ! Billets en poche, il continue à marcher dans les ruelles du Vieux-Nice et reprend la Promenade jusqu'à l'hôtel. Il décide ensuite de s'asseoir sur une des célèbres chaises bleues pour à la fois digérer, regarder les passants, le paysage et laisser libre cours à ses pensées.

Cela fait un moment que Fabien voudrait habiter à Nice pour être plus proche de ses fils. Ce voyage lui fait prendre conscience que c'est le bon moment à présent pour déménager... Il commence à regarder les sites des agences immobilières et se projette dans un petit appartement à Cimiez en face du jardin des Arènes ! Il trouve ce jardin incroyablement relaxant et le site archéologique impressionnant. Proche du parc, il y a un monastère et une roseraie. Ces lieux aussi lui procurent une certaine sérénité et il se voit déjà dans son nouveau chez lui.

Pour l'heure, Michaël et Karl l'attendent. Fabien a des horaires à respecter et il n'est pas totalement libre de faire ce qu'il veut. Comme à son habitude, il prend deux galets sur la plage niçoise et décide de se rendre au lieu de rendez-vous. Il monte la colline du château et ne fait pas attention à la vue qui s'offre à lui. Il ne voit ni la cascade aux reflets d'argent ni les enfants sautant à la corde. Fabien est concentré. Soucieux. Il arrive enfin devant ce grand portail en fer forgé, pousse la porte métallique du cimetière et dépose un galet sur chacune des deux petites tombes, symbole de son amour qui persiste depuis ce tragique 14 juillet 2016.

Fabien s'écroule sous le poids de sa tristesse.



Les galets disparus

Léa Amiot

Collège Agathe-Sophie Sasserno

5ème

Un rayon de soleil vint lui chatouiller la joue, elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle mais ne reconnut pas le paysage. Lorsque, de ses doigts elle effleura le sable mêlé à de petits cailloux, Louise fut très surprise, elle ne comprenait pas où elle se trouvait : elle ne se souvenait pas s'être assoupie, ni même de ce qu'elle faisait avant de se trouver là, étendue sur ce bord de mer. Avait-elle perdu connaissance ?

Toute à ses questionnements, Louise se redressa vivement afin de mieux observer le paysage qui l'entourait : le sol était jonché de morceaux de bois flotté, charriés par la mer ; deux barques de pêcheurs étaient entreposées sur la plage, l'une faite de bois brut et l'autre recouverte d'une peinture verte. L'eau, quant à elle, était d'un bleu turquoise et faisait des clapotis réguliers. Louise laissa glisser son regard incrédule plus loin dans la baie, elle y aperçut des mâts de voiliers anciens, bien ordonnés dans le port. Des blanchisseuses s'affairaient au bord d'un ruisseau à rendre leur propreté à des vêtements entassés en amas. Toutes portaient un grand chapeau de paille, les protégeant d'un généreux soleil estival. Des paniers emplis de linge témoignaient d'une activité intense, certainement en cours depuis plusieurs heures.

A quelques mètres de Louise, se trouvait une jetée, sur laquelle deux femmes, aux lèvres vermeilles, s'avançaient, légères, vêtues de robes longues, de châles et de larges chapeaux. Un jeune marin s'apprêtait à aider les deux femmes à monter dans la barque amarrée en contrebas. Sa surprise l'immobilisa : les tenues des hommes et des femmes s'activant autour d'elle lui semblaient bien inattendues ! Seraient-ils tout droit sortis d'un décor de cinéma ?

Louise se résolut, tout à coup, à rompre avec la stupeur qui la figeait depuis de longues minutes, comme suspendue dans un espace-temps improbable, et décida de s'approcher des deux femmes aperçues en contrebas. Elle fit un mouvement pour se relever mais ses jambes la portaient à peine, ses bras engourdis lui étaient



d'un piètre secours. Enfin, elle se leva, ne se sentant plus maîtresse de son corps. Il lui semblait l'avoir emprunté à une vieille. La confusion dans son corps entraînait en résonance avec celle de ses pensées. De multiples questions lui venaient à l'esprit : elle ne s'expliquait pas comment elle était arrivée en ce lieu ni même où elle se trouvait.

Après quelques pas, ses gestes devinrent plus confiants, elle retrouva son allégresse habituelle.

Louise s'empressa d'aller à la rencontre des deux femmes, maintenant installées à bord de la barque, elle les aborda :

« Sauriez-vous me dire où nous nous trouvons ? »

Ma chère enfant, répondit l'une des deux femmes, nous sommes ici sur le port de Nice !

Cela est impossible, j'ai vécu toute ma vie à Nice mais je ne reconnais rien ! »

Elle jeta alors un regard circulaire autour d'elle qui lui confirma ce qu'elle avait déjà constaté. Son inquiétude grandit encore. Puis elle souffla d'un trait : « Je sais bien comment sont faits les quais, et ils ne ressemblent absolument pas à cela. »

Louise se sentait prise d'une sensation vertigineuse. Ce qu'elle entendait lui semblait inconcevable. Pourtant, certains des immeubles qui se dressaient sur le port ressemblaient à ceux qu'elle avait l'habitude de côtoyer, sans pour autant en reconnaître l'ensemble.

« Eh bien, reprit la seconde femme, vous me semblez fort désappointée. Où croyez-vous vous trouver ? Mon Dieu que vous êtes blême, vous est-il arrivé malheur ? Souhaitez-vous que nous allions querir un médecin ? Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ? Voulez-vous que nous en informions la police ? »

A ces mots, Louise fut envahie d'une panique insoutenable. Elle ne trouva d'autre solution que de s'enfuir. Elle entama une course effrénée. Quittant le port, elle se rua sur la jetée. Ses pas s'enchaînaient en toute hâte, rien ne la détournait de sa course.

Une seule idée l'obsédait à présent : retrouver son domicile. Quelques foulées plus tard, alors que Louise dépassait ce qui lui semblait être le quai Rauba Capeu, ses pensées l'assaillirent à nouveau.

Si elle se trouvait bien à Nice, elle ne se trouvait plus dans son époque. Cela était-

il possible ? Louise n'y croyait pas ! Pendant que les idées se bousculaient dans sa tête, elle courait à perdre haleine.

Au terme de sa course poursuite avec ses pensées, Louise se figea, en haut des escaliers des Ponchettes, stupéfaite par le spectacle qui s'offrait à elle : sur la baie des Anges, un immense platier, sur lequel les pêcheurs avaient entreposé leurs barques.

Louise s'exclama : « Impossible, les galets ont disparu ! » Cela était alors bien réel, Louise n'était plus dans son époque !

Était-elle prisonnière de ce cauchemar ? Retournerait-elle un jour chez elle ? Retrouverait-elle un jour les siens ? Elle ressentit alors comme un tourbillon d'angoisse la gagner, la tête lui tournait, sa vision se troublait, son souffle se faisait court, sa poitrine la serrait intensément, si fort qu'elle perdit connaissance.

Louise sentit une main sur son épaule. Elle ouvrit précipitamment les yeux, regarda autour d'elle et reconnut la salle du premier étage de la villa Masséna. Sa mère lui sourit affectueusement puis la taquina : « S'assoupir dans un musée ce n'est pas vraiment commun ! Je crois que tu travailles beaucoup trop, ces temps-ci ! »

Elle embrassa Louise tendrement sur la joue, puis l'entraîna vers la sortie. Au seuil de la salle, Louise se retourna. Ses yeux s'arrêtèrent sur une peinture d'Hercule Trachel intitulée « Le port de Nice, vers 1860 ». Elle fit quelques pas dans la direction du tableau, le scruta ; elle écarquilla les yeux de surprise ; rien ne manquait : le bois flotté charrié par la mer, les barques entreposées, l'eau turquoise, les mâts des voiliers dans le port...

Elle examina les deux femmes s'avançant sur la jetée et elle crut percevoir un sourire sur leurs lèvres vermeilles.



Nice Matin

Rose BRUNO-GIUSTINIANI

Collège Antoine Risso

4^{ème} 1

Notre journaliste le plus talentueux Gabriel Marquez a réussi à interviewer Julie Pebbel une jeune femme qui s'était volatilisée 30 ans plus tôt alors qu'elle était âgée de 11 ans, ce témoignage nous rapporte de nombreuses explications et précisions face à cette disparition mystérieuse...

JULIE:

« Tout a commencé le 21 octobre 1995, j'habitais à Paris dans le 18^{ème} arrondissement près de Montmartre et, pour mon 11^{ème} anniversaire, mes parents m'offrirent un voyage à Nice dans le sud de la France. Je n'étais pratiquement jamais partie de Paris, alors c'était une première pour moi. J'avais terriblement hâte de quitter le temps triste de la capitale pour le soleil de Nice.

Le jour du départ arriva et mes parents et moi allâmes à la gare. Le trajet en train Paris-Nice devait prendre environ 7 heures mais j'étais tellement excitée que j'eus l'impression qu'il dura mille ans.

À peine arrivés dans le sud de la France mes parents nous achetèrent des pans-bagnats, une spécialité connue de Nice, qui deviendra par la suite mon sandwich préféré.

Juste après, nous nous rendîmes au Negresco, l'un des plus beaux hôtels de la Côte d'Azur, où nous avons une réservation pour la semaine (nous devons partir le dimanche soir). Je me souviens avoir été impressionnée par le gigantesque lustre qui se trouvait dans le hall, les chambres immenses et la vue des balcons.

Le milieu de semaine approchait et nous avons déjà visité beaucoup de lieux à Nice et ses alentours, comme les jardins de Cimiez avec ses oliviers et ses diverses

fleurs, le vieux Nice et ses petites rues, le Mamac et ses œuvres contemporaines, etc.

Alors le mercredi, comme le temps était pluvieux (moi qui m'attendais à une ville tout le temps ensoleillée) mes parents décidèrent d'aller acheter des souvenirs dans une boutique qui se trouvait près de la Promenade des Anglais. Pendant qu'ils marchandait, j'allais sur la plage, avec leur autorisation évidemment, pour m'amuser au bord de l'eau à courir derrière les vagues et à ramasser des patelles (plus communément appelées petits chapeaux chinois) quand soudain quelque chose au sol attira mon attention. Je m'approchai pour mieux l'observer : cette « chose » était ronde, un peu allongée, grise avec des reflets bleutés. Elle scintillait, on aurait dit une pierre précieuse. Alors je la ramassai mais il ne s'agissait que d'un simple galet. Sauf que celui-ci était différent, j'avais l'impression qu'il était spécial, qu'il se distinguait des autres galets. Sur la plage il y en avait des milliers d'autres mais celui-ci me paraissait singulier, alors je le mis dans ma poche pour le ramener à l'hôtel.

Le soir même avant de me coucher, je posai ma trouvaille sur la table de nuit de ma chambre d'hôtel et, pour m'endormir je lus un livre que mes parents m'avaient acheté la veille. Je ne comptais pas lire beaucoup mais le livre était tellement passionnant que je m'endormis un peu après minuit, épuisée, la lumière allumée et le nez dans le livre.

Il était trois heures du matin lorsque je me réveillai en sursaut, la fenêtre du balcon était ouverte (alors que j'étais sûre de l'avoir laissé fermée) et, malgré le fait que nous étions dans le sud, il faisait un froid glacial. Un frisson me parcourut le corps quand j'entendis un bruit lointain, un bruit de vague, le bruit de la mer. Comme un murmure, comme si elle m'appelait. Je ne comprenais pas, car même si le Negresco se trouvait non loin de la plage il était impossible pour moi de distinguer un tel bruit.

Tout à coup, suivant le son, je me levai du lit et, sans même comprendre où j'allais, je me retrouvai sur le balcon. J'avançais, me rapprochant de la source du « bruit », celui-ci me semblait provenir d'un objet au sol. Je me baissai pour identifier cet

objet. Il s'agissait de mon galet, ce qui était impossible vu que je me souvenais parfaitement l'avoir posé sur ma table de chevet avant de me coucher. Pourtant il était là, encore plus scintillant que lorsque je l'avais trouvé sur la plage, et dès l'instant où je le pris dans ma main, le « bruit » s'arrêta. Je ramassai le galet, me relevai puis retournai dans ma chambre pour essayer de me rendormir mais ce qui venait de se passer n'arrêtait pas de se rejouer dans ma tête.

Sur le coup je m'étais dit que tout cela était sans doute dû à la fatigue, il était trois heures du matin, j'étais épuisée et je n'avais sûrement dormi que deux heures. Alors oui, ça devait être la fatigue, je voulais que ce soit la fatigue.

Les jours qui suivirent furent horribles, je ne dormais plus. Le « bruit » revenait la nuit et, contrairement à la première fois, il ne s'arrêtait qu'à l'aube. Mais malgré toutes les nuits blanches je ne disais rien à mes parents, je ne voulais pas qu'ils s'inquiètent ni qu'ils me croient folle. Je devais trouver par moi-même ce que voulait dire tout ça. La solution aurait pu être de ramener le galet sur la plage, là où je l'avais trouvé mais je savais au fond de moi que ce ne serait pas suffisant. Si je voulais retrouver le sommeil il fallait que je résolve ce mystère.

Ce n'est que le samedi que je trouvai des réponses à mes questions. Mes parents et moi étions partis nous balader dans le vieux Nice. Nous avions déjà fait beaucoup de boutiques et, pendant qu'ils commandaient de la socca et de la pissaladière, j'entraï dans un commerce à la devanture intrigante. L'intérieur sentait l'encens et était décoré avec de vieux meubles (il y avait de la poussière partout), il devait probablement s'agir d'une boutique d'antiquités. J'étais encore en train d'inspecter les lieux quand un vieil homme (sans doute le gérant) m'a salué, il portait un costume un peu vieillot qui allait très bien avec ses cheveux poivre et sel.

Nous avons sympathisé et l'antiquaire était en train de me faire visiter sa boutique lorsqu'il remarqua mon galet (que je gardais toujours sur moi) dans ma main. Le vieil homme me demanda où je l'avais trouvé, je lui répondis, puis il me demanda si je dormais bien, si je n'entendais pas le son des vagues la nuit. Je ne comprenais pas. Comment pouvait-il être au courant pour mes insomnies, pour le « bruit ».

Face à mon étonnement, l'antiquaire m'expliqua qu'il savait toutes ces choses car il connaissait une vieille légende niçoise appelée « cant de la mar » (ce qui signifie chant de la mer en niçois) qui disait que quiconque volait le galet sacré (celui que je possédais donc) serait contraint d'entendre « la mer appeler le galet » toutes les nuits et que, pour rompre la malédiction, le voleur devrait se rendre dans une grotte où se trouvait « la source aux galets » afin de le remettre à la mer. Si le maudit ne remettait pas le galet à la mer à temps, tous les galets de la Promenade des Anglais disparaîtraient.

Le vieil homme me remit ensuite une vieille carte de Nice sur laquelle un endroit était entouré, la fameuse grotte. Il ne m'en dit pas plus et je sortis de la boutique rejoindre mes parents.

Je n'arrêtais pas de repenser à ce que l'antiquaire m'avait raconté. Était-ce vrai ? Après tout, la plupart des légendes étaient fausses. Le fait qu'elle parle du galet que j'avais trouvé sur la plage ne pouvait être qu'une simple coïncidence.

Mais après une énième nuit blanche, je me dis que ça ne pouvait plus durer. Il fallait tenter le tout pour le tout.

Alors le dimanche matin j'étais décidée. J'allais trouver cette grotte et rompre ma malédiction. Je pris quelques affaires dans un sac à dos : une gourde, une lampe torche, des lunettes de soleil, un chapeau et la carte que m'avait donné l'antiquaire la veille. Puis je partis de l'hôtel en douce.

La grotte, cachée au pied d'une petite colline, ne fut pas si difficile à trouver. En effet, après seulement une petite heure de recherche, je faisais face à son entrée.

L'intérieur était humide et un silence de cathédrale régnait. Il faisait si sombre que je dus utiliser la lampe torche empruntée à mon père. Lorsque j'avançais plus profondément dans la cavité, sa fraîcheur m'enveloppa. Un frisson me parcourut, comme un avertissement. Je continuai tout de même à avancer, le galet dans la main, comme guidée par une force invisible. Le chemin me semblait familier, je marchais lentement à travers ces couloirs de roches ruisselantes. Je ne saurais dire combien de minutes (heures ?), sans la lumière du soleil toute notion de temps disparaissait.

Finalement après un énième virage à droite, je tombai sur une salle de la taille d'au moins trois terrains de basket. Le spectacle qui s'offrait à moi était magnifique, il y avait près d'une centaine de stalactites et de stalagmites, et le bruit des vagues qui me hantait toutes les nuits reprit de plus belle. Un peu plus loin, un petit trou de lumière éclairait une source où de magnifiques reflets se formaient à la surface. Le galet devenait de plus en plus brillant et le bruit des vagues de plus en plus assourdissant. Malgré ma peur j'étais irrémédiablement attirée par cette eau calme et limpide. Cédant à la force du galet je pénétrais dans l'eau glaciale qui se mit subitement à tourbillonner m'attirant vers le fond. À présent ma tête se trouvait sous l'eau, mes yeux me piquaient, je ne respirais plus, serrant le galet fermement pour ne pas le perdre. Je me débatais, luttant contre cette chose qui m'attirait vers le fond, j'appelais à l'aide, criant de toutes mes forces mais là où je me trouvais, personne ne pouvait m'entendre. J'avais peur, très peur, je ne voulais pas mourir maintenant alors que je me trouvais toute seule dans une grotte perdue, loin de ma famille, à des kilomètres de ma ville natale.

N'ayant plus de force pour lutter, je fermai les yeux. Puis ce fut le trou noir.

Des baigneurs me retrouvèrent quelques jours plus tard sur la plage, inconsciente. À mon réveil à l'hôpital, mon premier réflexe fut de demander mes affaires afin de vérifier si le galet était toujours en ma possession. Je ne le trouvai pas.

On me posa ensuite des questions. Des policiers voulaient savoir ce qui m'était arrivé, comment je m'étais retrouvée sur une plage pourtant si loin de mon hôtel. Je leur ai tout raconté : de ma découverte du galet jusqu'à mon arrivée dans la grotte en passant par les insomnies et ma rencontre avec l'antiquaire.

Cela n'est pas apparu dans les médias car, bien évidemment, personne ne m'a crue, ils disaient que j'étais simplement une fugueuse pleine d'imagination.

Quelques jours après ma sortie de l'hôpital, j'appris que la vielle de ma disparition, absolument tous les galets de la Promenade des Anglais avaient subitement disparu, puis étaient réapparus le lendemain. »

Était-ce un étrange hasard ? La légende disait-elle vrai ?



LYCÉES

Le poids des galets



Satine DAVID

Lycée Jeanne et Paul Augier

Classe de 1TST3 (BTS tourisme 1 ère année)

Vanessa est une jeune femme brillante, mais en proie à des troubles alimentaires liés à un stress constant qu'elle peine à gérer. Depuis son enfance, elle a toujours été en quête de perfection, un désir de répondre aux attentes de ses parents, de ses professeurs, de la société. Mais cette pression est devenue insupportable au fil des années, notamment avec l'entrée dans la vie adulte et les responsabilités professionnelles qui s'ajoutent à sa vie.

C'est à 14 ans que tout avait commencé : soumise depuis sa jeune enfance aux bagarres de ses parents, un père alcoolique, une mère aux tendances bipolaires, on ne peut pas dire qu'elle avait hérité de la meilleure des familles. Vanessa avait pourtant une relation très fusionnelle avec sa mère et on les prenait souvent pour « deux sœurs ». C'était amusant au début, jusqu'à ce qu'elle grandisse et s'aperçoive que sa mère, elle, s'était arrêtée de grandir depuis sa naissance ! Malgré cela, Vanessa était une jeune femme forte qui projetait toutes ses émotions à travers la nourriture : elle alternait entre boulimie et période de restriction extrême, cherchant un moyen de gérer ses émotions et d'échapper à la pression qui l'étouffait. Son sourire aux lèvres cachait le mal-être profond qui sommeillait en elle.

Habitant une petite ville tranquille en bord de mer, les plages avaient été son refuge depuis son enfance. Les vagues étaient pour elle une sorte de mélodie apaisante, et le sable un lieu de réflexion. C'était en quelques sorte sa cachette secrète, son échappatoire à tout ce stress constant auquel elle était soumise.

Une nuit, alors qu'elle se réfugie sur la plage près de chez elle pour échapper à une dispute violente de ses parents, elle découvre un galet étrange au bord de l'eau. Ce galet, d'une couleur d'un bleu éclatant, semble l'appeler. Intriguée, elle le ramasse, mais dès qu'elle le touche, il disparaît dans une lueur douce. Elle pense avoir rêvé,

mais le lendemain, alors qu'elle revient sur la plage en pleine journée, un autre galet apparaît. Cette fois, elle parvient à le garder un peu plus longtemps avant qu'il ne disparaisse également. Complètement abasourdie, Vanessa ne comprend pas ce qu'il se passe et des centaines de questions se mettent à naviguer dans sa tête. Elle pense d'abord à des hallucinations causées par sa restriction de nourriture, puis elle se dit que c'est sa faute si les galets disparaissent. C'est si beau, des galets ! Elle fait sûrement fuir la beauté des choses par sa noirceur, Enfin, elle finit par tout simplement se demander si elle n'est pas folle, en fin de compte.

Vanessa préféra mélanger la première et la dernière hypothèse pour se rassurer et croire que ses hallucinations étaient dues à son manque d'alimentation. Cela, même si elle ne voulait pas se l'avouer, réveillait en elle une certaine satisfaction : ses efforts payaient et son corps réagissait.

Au fil des jours, Vanessa commença à lier cette disparition des galets à ses propres crises de stress et de boulimie. Lorsqu'elle succombait à ses pulsions alimentaires, elle voyait un ou plusieurs galets disparaître. C'est comme si le processus était lié à son propre vide intérieur et à sa manière de chercher une forme de contrôle à travers la nourriture. Les galets, par leur absence, symbolisaient les morceaux de son bien-être mental et émotionnel qu'elle perdait à chaque fois qu'elle se laissait emporter par le stress et l'autodestruction. À chaque fois qu'un galet disparaissait, Vanessa ressentait une forme de satisfaction : celle d'avoir répondu à la crise ou d'avoir pu sauter tel ou tel repas. Elle ne le savait pas encore mais cela était en train de la dévorer petit à petit, au point qu'elle s'affaiblissait à chaque trajet vers la plage et elle savait très bien qu'un jour ou l'autre elle disparaîtrait comme ces galets.

D'abord effrayée par cette prise de conscience, elle se lança dans une quête pour comprendre ce phénomène étrange. Elle commença à analyser ses émotions, à observer ses réactions et à comprendre que le lien entre les galets et ses troubles alimentaires était plus profond qu'elle ne l'imaginait : chaque galet représentait une métaphore des petites victoires et des petites pertes qu'elle vivait dans son combat contre le stress et la pression.

Vanessa au fond d'elle savait qu'elle ne devait pas chercher à remplir le vide intérieur avec la nourriture ou à fuir le stress, mais plutôt apprendre à accepter ses

émotions, les comprendre, et les laisser «disparaître» doucement, comme les galets qui se volatilisaient sous ses doigts.

La jeune fille avait toujours cru que les galets, ces pierres lisses et colorées qu'elle avait découvertes sur la plage, représentaient une sorte de symbole, un signe de guérison. Chaque galet qui apparaissait semblait lui offrir un répit, un instant de calme, une illusion d'équilibre dans une vie qu'elle contrôlait de moins en moins. Mais ces dernières semaines, les galets avaient disparu plus vite que jamais, et malgré ses tentatives désespérées pour les garder, elle ne parvenait plus à les retenir.

Chaque disparition de galet était comme un reflet de son propre effondrement intérieur. Elle se souvenait de la première fois qu'elle avait vu ces pierres, avec leur lumière douce et brillante, comme une promesse de guérison. Mais, tout comme elle, ces galets se volatilisaient, disparaissant sans laisser de trace, emportés par la mer ou absorbés par le sable, comme si la mer elle-même voulait l'effacer.

Les troubles alimentaires de Vanessa étaient devenus plus qu'un simple combat contre la nourriture. Ils étaient devenus un moyen de fuir ce qui la hantait, une tentative désespérée pour contrôler son corps, pour chasser la douleur qui l'habitait depuis si longtemps. Le stress, la pression, le vide émotionnel — tout cela se transformait en une quête sans fin de maîtrise et de perfection, une quête où l'alimentation était à la fois l'ennemi et le refuge.

Ce soir-là, Vanessa se tenait encore une fois sur la plage. La mer lui sembla plus distante, plus froide que jamais. Elle retourna sur la plage, seule, espérant peut-être que les galets lui offriraient une dernière chance. Mais cette fois, rien ne se passa. Les galets ne réapparurent pas. Elle attendit, des heures, jusqu'à ce que l'aube pointe. Le sable, la mer, tout lui semblait vide.

Elle sentit alors qu'elle ne pouvait plus lutter. Ce vide, elle l'avait nourri pendant trop d'années. Les galets disparus n'étaient pas seulement le reflet de ses pertes émotionnelles, mais aussi la métaphore de son épuisement intérieur. Elle était épuisée par la quête du contrôle, par la guerre avec elle-même. Elle s'était laissée engloutir par l'illusion de la perfection et, en un ultime acte de résignation, elle s'abandonnait à l'obscurité, comme un galet qui, faute de pouvoir trouver sa place, s'éteint dans la mer, sans un bruit.

Vanessa disparut ce matin-là, tout comme les galets avaient disparu au fil des mois, chaque disparition étant une partie d'elle qui s'éteignait.

Les galets, comme Vanessa, s'étaient éteints dans l'ombre de l'océan. Ils étaient venus, brillants et colorés, porteurs d'espoir, mais avaient disparu sous le poids des vagues, engloutis par les marées du temps et du stress. Il en va ainsi de ceux qui cherchent à se contrôler, à tout maîtriser : à force de vouloir tout tenir dans leurs mains, ils finissent par se dissoudre dans le vide qu'ils s'efforcent de combler, comme les galets qui s'effacent sous le sable. Parfois, il suffit de se laisser aller pour qu'on disparaisse, emporté par ce que l'on porte en soi.



Les galets de l'oubli

50

Concours Jeunesse de la Nouvelle 2025



Jean-Gabin MARCHESSOU

Lycée Albert Calmette

Classe de Seconde

Le soir tombait sur la promenade des Anglais, baignant la mer d'une lueur dorée. J'avais lentement sur la plage, mes claquettes à la main. J'aimais cet endroit, mais ce soir-là, quelque chose me troubla. Je baissai les yeux. Les galets, ces milliers de pierres rondes et lisses qui faisaient le charme du rivage niçois, semblaient avoir disparu.

Je m'accroupis, en effleurant la surface du sable, comme pour chercher un galet enfoui. Rien. Un frisson me parcourut, sans que je sache pourquoi. Ce n'était pas qu'un détail : les galets avaient toujours été là, immuables, silencieux témoins du passage des hommes et du ressac de la mer.

Je me relevai et regardai autour de moi. Il y avait peu de monde ce soir. En ce 14 juillet, la ville semblait plus calme qu'à l'accoutumée. Je savais pourquoi. Depuis cette nuit de 2016, cette date portait une ombre pesante, un souvenir que personne

ne voulait évoquer, mais que chacun portait en lui.

C'était cette nuit-là, il y a neuf ans, que tout avait changé. Je me souvenais de la foule réunie pour admirer le feu d'artifice. Je me souvenais des rires, des visages illuminés par les éclats multicolores dans le ciel.

Puis, soudain, ce fracas.

Ce camion lancé sur la foule, brisant la fête, brisant les vies. J'avais perdu ma sœur ce soir-là... Depuis, je venais chaque année, seul, déposer un galet en souvenir, un simple geste pour ne pas oublier ce terrible attentat.

Mais ce soir-là, les galets avaient disparu. Était-ce un signe ? Une métaphore cruelle de l'oubli qui, peu à peu, gagne les cœurs et efface les cicatrices visibles ? Non, je ne voulais pas croire que le temps pouvait emporter ce que je m'efforçais de préserver.

Un vieil homme s'approcha de moi, marchant avec lenteur. Il portait à la main un petit sac, dont il sortit un galet gris qu'il posa doucement au sol. Il me remarqua et me dit d'une voix douce : «Nous revenons, nous, les vivants, pour déposer nos souvenirs. Chaque année, nous revenons. Mais la mer finit toujours par emporter les galets... C'est son travail. Le nôtre, c'est de continuer à venir.»

Je sentis mes yeux s'embuer. Je fouillai dans ma poche, j'en sortis le galet que j'avais préparé et je le posai sur le sable, à côté de celui de l'homme. Nous restâmes là, en silence, regardant les vagues.

Peut-être que la mer emporterait à nouveau les galets, comme elle l'avait fait chaque année. Peut-être que le temps, lui aussi, effacerait peu à peu les traces de cette nuit ?

Le vieil homme soupira en regardant l'horizon.

«La mer les a pris plus tôt cette année, souffla-t-il. Comme si elle voulait nous dire que le temps passe, que tout s'efface... Mais nos souvenirs, eux, resteront tant que nous reviendrons.»

Je baissai les yeux vers le sable nu. Peut-être la mer n'avait-elle fait que son œuvre, emportant les galets comme elle emporte tout. Mais tant que nous en déposerions d'autres, le souvenir, lui, ne disparaîtrait jamais.



Les galets disparus



Charlotte PARDO

Lycée Agathe-Sophie Sasserno

Classe de Seconde

Le soleil se lève doucement, et je sens ses rayons comme une douce caresse sur mon visage. Je me réveille tranquillement, et profite de ces dernières minutes dans mon lit avant de me lever. Après ces quelques journées de pluie inhabituelles, je n'ai qu'une envie, c'est de sortir, de respirer l'air frais de la mer et de me perdre dans les rues de Nice. Je me prépare rapidement, pour prendre le tram direction Magnan pour aller me balader sur la Promenade des Anglais. Le vent effleure mon visage tandis que j'avance, mes pensées flottant de manière un peu indéfinie. Je me réjouis de cette balade quotidienne qui commence.

Une fois arrivée sur la Prom', je commence à marcher d'un pas tranquille, le long de la mer, profitant de la fraîcheur du soleil. Le bruit des vagues embrassant les rochers, et des galets se déplaçant sous les pieds des passants, m'apaise. Il fait partie intégrante de mon quotidien. Je ne m'arrêterai jamais d'être émerveillée par ce paysage, par cette mer qui s'étend à perte de vue, une mer qui fait partie de l'âme de Nice, un lien secret que seuls ceux qui y vivent comprennent. La brise, douce et constante, semble comme un murmure, un souffle vital qui rappelle la promesse d'un équilibre fragile. Tout semble en harmonie. Les galets, ces petites pierres lisses, qui parsèment la plage, sont comme un tableau immobile, un élément incontournable du décor. Je m'arrête un instant pour les observer, un sourire distrait aux coins des lèvres. Pourtant, en levant les yeux, quelque chose m'interpelle. L'horizon est clair, la mer est calme, mais il y a un détail qui m'échappe.

Je scrute le sol sous mes pieds et, soudain, je remarque une étrange absence. Les galets ont disparu. Là où ils reposaient tranquillement, le sol est désormais recouvert de sable. Un sable jaunâtre et granuleux. Les galets ont disparu, comme par magie, et tout ce qui reste, c'est ce sable, immobile, sans vie, sans âme. Comme si tout avait disparu en un instant. Un étrange frisson me parcourt. J'ai du mal à y croire, mes yeux me leurrent-ils ? Je m'accroupis et touche le sable du bout des



doigts. Ce sable est étrange, fin et léger, presque comme une poudre d'or. Il glisse entre mes doigts, s'échappant sans cesse, comme s'il voulait s'enfuir, m'emporter dans un tourbillon invisible. Là où les galets reposaient, il est désormais une mer de sable, presque trop lisse, trop uniforme, comme une toile vierge attendant d'être marquée par un nouveau destin. Ce n'est pas possible. Comment cela a-t-il pu arriver ? En temps normal, le sable est très peu présent, même totalement absent. Il est vrai qu'on peut souvent le voir caché dans les recoins, mais jamais, il ne se montre sur toute la plage. La mer semble elle-même, aussi, avoir changé de nature. Je regarde autour de moi, cherchant des réponses. Peut-être que ce n'est qu'une illusion, une simple transformation du paysage, mais je ne peux m'empêcher de me demander : et si cela avait une autre portée ?

Je me mets à marcher dans le sable, mes pensées s'entrechoquent. Pourquoi les galets nous auraient-ils abandonnés ? Est-ce la mer qui a décidé de les emporter, poussée par des forces incontrôlables et incompréhensibles ? Des dizaines d'idées fusent dans mon esprit, et pourtant aucune d'entre elles ne semble vouloir s'arrêter pour m'aider. L'idée du réchauffement climatique me traverse l'esprit. Peut-être que l'élévation du niveau des mers est en train d'agir, peut-être que les galets n'avaient plus leur place dans cet écosystème et étaient trop faibles pour survivre. Le sable est un signe, un indicateur des changements qui s'opèrent. Si le climat change, si la mer monte, alors ces galets, ces petits témoins d'un passé naturel, notre passé naturel, ne peuvent plus survivre. Le réchauffement climatique, la montée des eaux, la disparition des plages naturelles, tout cela semble se dessiner devant mes yeux. Evidemment, je me souviens de mes cours de géo quand on nous a parlé des îles noyées, des glaciers fondus, des écosystèmes disparus. Je revois les photos, les vidéos, tous les documents qu'on a étudiés, mais le voir, le regarder droit dans les yeux, c'est tout autre chose. Comment cela a-t-il pu affecter ma ville, ma maison, mon chez-moi ? Nice, notre Nice, c'est invraisemblable. Je fais quelques pas en arrière, comme si la situation allait s'inverser, et que tout allait revenir à la normale. Je cherche un sens, quelque chose que j'aurai pu faire. En même temps, ce n'est pas moi qui ai incendié des forêts, ou conduit des animaux à leur disparition. Ce ne sont pas les petits trajets que j'ai fait pour aller au lycée, ou au tennis, qui ont pollué autant... Ou peut-être que si ? Et si tout était

ma faute ? Et si à cause de ma négligence et de tous ces petits trajets accumulés, j'avais contribué à ces événements, à ces catastrophes climatiques ? Un sentiment de regret m'envahit, suis-je une tueuse d'animaux, ou même de population ? Des îles disparaissent à cause du CO2 que JE produis ? Et après j'ose me plaindre que mes galets disparaissent. Est-ce que ces galets, si petits et insignifiants à l'échelle planétaire, ne sont pas finalement les symboles d'un changement beaucoup plus vaste et irrémédiable ? Je suis submergée par une sensation d'impuissance. Il est trop tard pour faire quoi que ce soit. Mais est-il ?

Soudain, le sable sous mes pieds devient instable, mes jambes vacillent, comme si la mer m'engloutissait dans une vague. Une sensation de vertige m'envahit. Je ferme les yeux, essayant de me ressaisir. Les bruits de la mer se mêlent à une confusion d'images et de sons. Tout autour de moi devient flou, puis tout disparaît dans une brume épaisse. Je me sens comme emportée par une vague invisible. Et soudainement, je me réveille en sursaut, rouvre les yeux, mon cœur battant à tout rompre. Après quoi je réalise que tout cela n'était qu'un rêve. Les galets sont de retour, parfaitement intacts, sous mes pieds, toujours à leur place. Je les vois de nouveau, leur forme toute différente et unique, mais tout aussi rassurant.

Tout est comme avant, inchangé. Je me sens soulagée, mais ce soulagement est teinté d'une étrange sensation. Tout est comme avant, oui, mais en moi, quelque chose a définitivement changé. Les galets sont là, immobiles sous mes pieds, mais leur présence me semble différente, comme si leur symbolisme était désormais plus lourd, plus présent. Peut-être que tout n'est pas revenu à la normale. Comme une étrange prise de conscience faite dans mon esprit. J'ai compris qu'au fond, ce rêve n'était pas anodin, c'était un message. Il m'a montré quelque chose que je n'avais pas perçu auparavant, ces galets, nos galets, ne sont pas simplement un détail du paysage, ils sont un symbole. Ils sont l'histoire de Nice, sa culture, son passé, son présent, et espérons son futur. Ils sont le symbole de notre lien avec la nature, de la fragilité et de la beauté de notre environnement. Leur présence est une preuve de l'équilibre entre l'homme et la nature.

Je me trouve de nouveau sur la Prom', mais cette fois, avec un nouveau regard. Il est plus attentif, plus respectueux. Les galets sous mes pieds ne sont plus simplement des éléments décoratifs ou une habitude, mais un trésor. J'ai pris conscience que,

même dans un rêve, leur disparition pourrait marquer la fin d'un équilibre fragile. Ils sont l'histoire de Nice, et il est de ma responsabilité, de notre responsabilité, de les protéger. Parce que ce ne sont pas seulement des cailloux que les touristes remarquent, pas qu'un décor de la plage, c'est un symbole, le symbole. Celui de Nice. Je regarde la mer, les vagues, les galets, et je me fais une promesse : celle de ne jamais oublier les enjeux climatiques, de prendre soin de notre planète, car c'est la seule que nous avons. Les galets sont devenus pour moi un symbole vivant, un avertissement que l'on ne doit pas négliger. Ils sont une part de Nice, de son âme, et il est temps que nous en prenions soin avant qu'il ne soit trop tard.



La méduse des Anglais

Maxime INFANTINO

Lycée Albert Calmette

Classe de Seconde

Sur les côtes ensoleillées de la Méditerranée, dans la très belle ville de Nice, un événement étrange se produisit. Un matin, alors que le soleil se levait doucement sur la mer, un vieux pêcheur nommé Antonio descendit comme à son habitude sur la plage. Il aimait marcher pieds nus sur les galets ronds et lisses qui recouvraient le sol, écouter le bruit des vagues et respirer l'air légèrement humide.

Mais ce matin-là, lorsqu'il posa le pied sur le sol, il ressentit quelque chose de différent. Il baissa les yeux et son cœur se serra : il n'y avait plus de galets sur la plage. En temps normal, des milliers de petits cailloux couvraient la côte. Pourtant, ce jour-là, il ne restait que du sable humide, comme si quelqu'un ou quelque chose les avait tous emportés. Affolé, Antonio se précipita vers le centre-ville pour prévenir les autres habitants. Tous et toutes observaient avec étonnement l'étendue vide devant eux.

« Mais où sont passés les galets ? s'exclama une femme.

— C'est une blague ? demanda un enfant en regardant les alentours.



— C'est impossible que la mer les ait mangés ? » ajouta un homme, l'air inquiet. Le maire de la ville, Madame Bellucci, arriva rapidement et tenta de calmer les esprits. Les galets faisaient partie du paysage de Nice depuis toujours. Ils ne pouvaient pas disparaître du jour au lendemain sans explication.

Les habitants commencèrent à échanger des idées sur ce qui aurait pu se passer. Certains pensaient qu'un groupe de personnes les avaient volés pour les vendre ailleurs. D'autres disaient que c'était peut-être à cause des courants marins ou d'un phénomène naturel encore inconnu.

Mais quelques anciens de la ville parlaient d'une vieille légende. Selon eux, ces galets étaient un cadeau des dieux, et tous les cent ans, une dangereuse méduse venait les récupérer pour les emmener dans les profondeurs avant de les ramener plus tard, on la nommait la légende de la Méduse des Anglais.

Parmi ceux qui écoutaient cette histoire, il y avait un jeune garçon du nom de Lucas. Curieux et aventurier, il n'aimait pas rester sans réponse. Il décida alors d'enquêter avec ses deux meilleurs amis Elena et Karim.

Lucas et ses amis savaient que la Méditerranée cachait quelque chose. Ils prirent donc leurs masques et tubas et plongèrent dans l'eau près de la plage. S'ils ne découvraient pas les galets sur la terre ferme peut-être que dans la mer ils auraient plus de chance ?

Ils nagèrent longtemps, explorant le fond marin, mais à leur grande surprise, le sol sous-marin était aussi vide que la plage. Il n'y avait aucune trace des galets, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Cependant, Elena remarqua un détail étrange. À un certain endroit, le sable semblait déplacé, comme si quelque chose de gigantesque avait tout aspiré et laissait une trace derrière lui. Ils remontèrent rapidement à la surface :

« Avez-vous vu sur le sol la gigantesque trace qui se distinguait dans le sable ? On dirait que tout a été emmené là-bas. »

Ils plongèrent de nouveau et suivirent cette étrange piste sous-marine. Ils réalisèrent qu'elle menait vers le large, là où la mer était beaucoup plus profonde. Le soir, ils décidèrent d'en parler à un capitaine de bateau, un vieil homme, pêcheur, qui connaissait les secrets de la mer mieux que personne. Lorsqu'ils lui racontèrent leur découverte, il fut surpris et fronça des sourcils en hochant la tête.

Il leur proposa de s'asseoir et de l'écouter. C'est une vieille légende que les marins racontaient autrefois. Tous les cent ans, un mystérieux tourbillon sous-marin apparaît au large et aspire tout ce qui se trouve sur son passage. Certains disent qu'il mène à une grotte cachée sous la mer où les galets sont stockés.

« Si vos galets ont été emportés, ils reviendront probablement. »

Lucas, Elena et Karim décidèrent d'en avoir le cœur net. Avec l'aide du capitaine, ils montèrent à bord de son vieux bateau et utilisèrent un sonar rudimentaire pour explorer les fonds marins. Après plusieurs heures, ils repèrent une étrange ouverture dans le sol marin, à plusieurs kilomètres de la côte. À l'aide d'un petit sous-marin prêté par la mairie, ils plongèrent dans les profondeurs. Ce qu'ils découvrirent dépassa leur imagination : un immense tunnel sous-marin couvert de galets. Ils semblaient flotter, et glissaient lentement vers une immense caverne d'une lumière bleu. Au centre de cette caverne flottait une méduse, immense et impressionnante. Autour d'elle, se trouvaient les galets de la Promenade des Anglais, pris dans un mystérieux courant marin.

« C'est elle, la fameuse Méduse des Anglais que le capitaine nous avait décrite ! » pensa Elena.

Lucas observa attentivement et comprit : cette méduse ne devait pas être dangereuse. Elle était la prêtresse des galets dont parlait la légende... Tous les cent ans, la méduse aspirait les galets pour les nettoyer et les rendre encore plus beaux avant de les rendre à la mer. Après leur incroyable découverte, les trois adolescents remontèrent à bord du sous-marin et racontèrent à qui voulait l'entendre la fameuse légende. Au début, les Niçois eurent du mal à croire une histoire pareille, mais quelques jours plus tard, un autre événement incroyable se produisit. La mer recommença à recracher les galets.

Chaque matin, de nouvelles pierres lisses et éclatantes réapparaissaient sur la plage, plus brillantes que jamais. Les habitants, d'abord inquiets, furent par la suite époustouffés. La disparition des galets n'était ni un vol ni une catastrophe, mais un événement naturel entretenu par cette mystérieuse méduse sous la mer. Tous les cent ans, les habitants savaient que leurs galets disparaîtraient pour revenir propres et éclatants.



HYPOKHĀGNE KHĀGNE

Sur le rivage du passé



Clémentine PIEFFERT

Lycée Masséna

Hypokhâgne 812

Il existe des souvenirs que l'on abandonne sans s'en rendre compte. Vous savez, ces moments que l'on pense insignifiants sur le coup, persuadés qu'ils finiront par disparaître d'eux-mêmes, comme des gouttes de pluie qui glissent sur une vitre. On les oublie, mais pas complètement. On sait qu'ils existent, qu'ils sont là, enfouis quelque part, recroquevillés dans un coin de notre mémoire, attendant leur heure. Il m'arrive d'y penser, parfois. Quand je ferme les yeux, ces souvenirs me reviennent par fragments, comme une odeur oubliée ou une conversation floue.

J'ai grandi à Nice, et cela pourrait suffire à comprendre : la mer, toujours présente, chante doucement, ses vagues roulant sur les galets. L'air marin, tiède et salé, s'accroche à la peau, glissant sous les vêtements, tandis que les lunettes de soleil rendent le monde presque irréel.

Sur le Cours Saleya, le marché bourdonne d'une énergie joyeuse. La place déborde de couleurs vives : le rouge des tomates, le jaune lumineux des citrons, le violet des bouquets de lavande. L'air est habité par des voix joyeuses, des éclats de rire et les parfums mêlés des spécialités locales. Aux terrasses des cafés, les rires légers s'entrelacent au tintement des cuillères, tandis que les passants, même pressés, semblent retrouver le plaisir d'être en vacances, ne serait-ce que le temps d'un déjeuner volé entre deux heures de travail.

Au fil des années, ramasser des galets était devenu mon rituel. Petite, c'était un jeu, un trésor à rapporter fièrement à la maison. Mais en grandissant, ce geste s'était transformé en quelque chose de plus intime, presque symbolique, comme si chaque galet pouvait capturer un instant. Avec ma famille, mes amis, mes meilleures amies, chaque promenade au bord de la mer devenait un nouveau souvenir précieux. Chaque pierre que je ramassais devenait une pièce unique de mon monde intérieur. Il y avait des galets clairs et lisses, ceux des jours heureux, et



d'autres plus rugueux, marqués de crevasses. Je les classais instinctivement : celui-ci appartenait au jour où j'avais appris à nager avec mon papa, celui-là au moment où ma meilleure amie m'avait annoncé qu'elle partait vivre ailleurs. Je me souviens des rencontres éphémères des vacances : des visages étrangers qui semblaient si proches sous la chaleur d'un après-midi d'août.

Je les entreposais dans un bocal transparent, sur une étagère de ma chambre. Mon trésor ressemblait à une petite mer privée, où chaque galet semblait flotter dans l'air, comme s'ils avaient été retirés du cours du temps.

Et puis, comme beaucoup de choses, ce bocal a été oublié derrière moi.

Quand je suis partie à Paris à dix-huit ans, ma chambre est restée intacte, figée comme une photographie. Je voulais tout vivre, tout comprendre, tout accomplir. Mes journées étaient une course : des cours en amphithéâtre bondés, des bibliothèques où flottait une odeur de papier jauni, des cafés où l'on débattait jusqu'à s'oublier, des soirées où je me perdais dans les rires de gens que je venais à peine de rencontrer. Ces moments-là avaient une intensité qui brûlait, une étincelle qui me faisait croire que j'étais exactement là où je devais être. Je voulais grandir trop vite, brûler les étapes, m'envoler vers ce monde des grands où tout semble plus concret. J'avais hâte de devenir «ce que l'on attendait de moi», d'être adulte enfin, d'oublier peut-être l'insouciance des années niçoises, mes parents, mes amis. Comme si tout cela était derrière moi, effacé par la nécessité de réussir, d'avancer. Et dans ce tourbillon, ma boîte à galets, silencieuse sur une étagère poussiéreuse, était restée là, oubliée.

Les années ont passé. J'ai étudié, travaillé, voyagé, aimé, raté. De Nice, il ne me restait que des cartes postales mentales : la Promenade des Anglais sous la lumière d'or, les ruelles vivantes de la vieille ville, le bruit apaisant des vagues qui léchaient les galets. Je me souvenais de mes après-midis aux cafés de la place Magenta après les cours du lycée, de mes dimanches à faire du shopping avec ma mère pour ensuite cacher les achats à mon père, ou encore des soirées entre amis où l'on semblait oublier tout le reste. Mais peu à peu, ces images s'effaçaient. Les contours devenaient flous. Ce qui avait été ma vie entière devenait un souvenir suspendu, fragile, prêt à disparaître dans le flux des jours. Loin de Nice, j'ai continué ma route, centrée sur le futur. Les journées se sont enchaînées, les projets, les rencontres, tout

allait si vite. Le monde semblait tourner à mille à l'heure, accéléré par l'urgence de vivre. Dans chaque ville où je suis allée, de Londres à New York, de Rome à Marrakech, je vivais ces moments que je voulais rendre réels. Les lumières vibrantes de Times Square, les pièces jetées dans la Fontaine de Trevi, tous ces instants, aussi rapides soient-ils, méritaient d'être marqués. Mais ce ne sont plus des galets que je ramassais, comme autrefois sur les plages de mon enfance. À présent, je ramenaient des porte-clés, des souvenirs achetés à la va-vite dans des boutiques touristiques. Un Big Ben miniature, une petite statue de la Liberté, un Colisée en plastique doré. Ces bibelots étaient destinés à mes parents. Comme si, en les leur offrant, je pouvais leur prouver que j'avais vu le monde.

Puis à Paris, il y eut Gabriel.

Un après-midi d'hiver, alors que je m'acharnais à finir une dissertation dans un café, il s'est assis à ma table sans demander. «Il n'y a plus de place», m'avait-il dit en souriant, comme si c'était évident. «Tu écris sur quoi ?» avait-il demandé. Je lui répondis vaguement, un peu déstabilisée, mais il ne bougea pas. Au contraire, il commanda un café et, entre deux gorgées, il se mit à parler, à me raconter sa vie, ses études de droit, ses idées sur tout et rien. Gabriel était un rêveur. Il vivait entre deux mondes : celui des cours magistraux et celui des grandes aventures qu'il projetait sans cesse. Il m'a fait découvrir une facette de Paris que je ne connaissais pas : des librairies cachées où l'on pouvait passer des heures, des ponts déserts à minuit où les étoiles semblaient s'approcher un peu plus. Ces nuits où l'on traversait Paris en scooter, le vent glacé mordant les joues, et où les monuments illuminés semblaient appartenir à un autre monde, presque irréel. Avec lui, tout avait une intensité particulière, comme si chaque moment devait être gravé dans la pierre.

Un soir, il m'a emmenée sur les quais de Seine. Les lumières des réverbères se reflétaient dans l'eau sombre, et les bateaux-mouches glissaient silencieusement. Gabriel parlait, mais je n'écoutais plus. «Tu cours toujours,» a-t-il dit doucement. «Mais tu pourrais aussi t'arrêter. Juste un instant. Regarder ce qui t'entoure. Ne sois pas pressée de grandir, chaque chose en son temps ». Une vague de nostalgie m'avait envahie, une de celles qui surgissent sans prévenir, inéluctable. En regardant l'eau s'écouler, je réalisai à quel point la vie m'avait filé entre les doigts. Cette ville, ces instants, tout semblait si éloigné de ce que j'avais imaginé pour

moi. Paris était beau, bien sûr, mais ce n'était pas Nice. Ici, tout allait si vite, et moi, emportée par le courant, je n'avais pas vu venir le tournant qu'avait pris ma vie. Je n'étais plus cette fille qui ramassait des galets en pensant qu'ils contenaient l'éternité. J'ai soudain compris que je m'étais laissée entraîner par les choix, par le temps, sans vraiment m'arrêter pour réfléchir à ce que je voulais.

La vie avait avancé sans moi, ou peut-être avec moi, mais sans que je ne m'en rende compte.

Alors Gabriel a souri, comme s'il lisait en moi. «Il est peut-être temps de retrouver ce que tu as laissé, pour continuer à avancer» a-t-il murmuré. Et c'est ce que nous avons fait.

Gabriel m'a prise par la main et m'a emmenée sur le quai de ce train, direction Nice, me laissant seule maîtresse de mon destin, face à ce choix dont l'ambition m'avait privée, et que le temps, plein d'illusions, m'avait fait oublier.

Cette décision scella la fin de mon errance.

Et là, dans ce retour aux sources, quelque chose me frappa. Le temps, qui s'était accéléré partout ailleurs, ici, avait pris une autre forme. Plus lente, plus vaste, comme une mer calme. Un moment profond, où chaque instant semblait s'étirer comme une respiration suspendue.

C'est alors que j'ai retrouvé ma boîte à galets. Elle était là, intacte, figée dans ce passé que je pensais avoir laissé derrière moi. Mais en la tenant dans mes mains, un étrange sentiment m'envahit : je n'avais pas vraiment quitté tout cela. La vie m'avait emportée, mais mes souvenirs, eux, étaient restés. Tout semblait figé, et pourtant, chaque détail prenait une nouvelle intensité. Le sourire de mon grand frère, que j'avais tant de fois vu sans vraiment le regarder, semblait s'être élargi. Les cheveux de mon père, parsemés de fils d'argent, portaient les reflets du temps qui avait glissé, presque imperceptiblement, sur nos vies. Tout se mettait à parler dans le silence. Ces détails, si infimes et pourtant si vivants, semblaient porter en eux une vérité que je redécouvrais. Les souvenirs enfouis revenaient, un à un, avec une netteté que seule la lenteur permet. Je voyais les sourires, les gestes, les instants qui m'avaient construite, et je comprenais, peut-être pour la première fois, leur infinie richesse. Je me souvenais des galets ramassés avec soin, et je compris que chaque pierre portait en elle une partie de moi. Une partie que je croyais oubliée,

mais qui n'avait cessé de m'accompagner.

Parce qu'au fond, n'est-ce pas cela, une vie ?

Un mélange de moments fuyants, de petits galets qu'on oublie, mais qui, au fil du temps, finissent par nous définir.

Ils ne nous quittent pas vraiment. Non, ils se dissimulent derrière les préoccupations du quotidien. Nous avançons, les bras chargés de nouvelles ambitions, de rêves à accomplir, d'un avenir à conquérir. Mais, au fond, ces souvenirs continuent de flotter autour de nous, presque indétectables, à l'image de ces galets que l'on ramasse sans y penser, pour les oublier dans un bocal au fond d'un tiroir. Parfois, on pense qu'ils sont perdus à jamais. Qu'ils sont devenus trop lointains pour avoir un sens, trop effacés pour reprendre forme. Pourtant, un jour, au détour d'une conversation, ils resurgissent. Une vieille chanson, un rire familier : tout se rallume en un instant, et soudain, ces souvenirs abandonnés reprennent vie. Ils étaient là, tout ce temps, attendant juste que nous prenions le temps de les voir à nouveau. Une boussole dans le tourbillon de la vie déchaînée.

Les galets, je crois, ne sont pas là pour nous tirer en arrière.

Ils sont là pour nous donner des repères.

Ils nous rappellent que l'on peut avancer sans oublier.

Ils sont là pour nous rappeler,

Ce qui compte, ce qui a compté.

Ne laissez pas vos galets dans le fond du tiroir,

Continuez à en ramasser, à construire votre histoire.

Saisissez-les, gardez-les,

avant qu'ils ne disparaissent à jamais.



Ceux qui ne sont jamais perdus



Smila MALLEMOUCHE

Lycée Masséna

Hypokhâgne 812

Par-delà les nuages et bien au-dessus de l'océan se dressait le Mont Boron, qui fièrement faisait face à la baie des Anges. Le soleil du zénith déchirait le ciel et frappait la terre de cette chaleur si caractéristique du Sud de la France. Pourtant, le vent soufflait si fort sur les falaises de celui qu'on surnommait la « colline du château sans château » que l'air marin de la Méditerranée et quelques pauvres fragments de sels étaient comme soulevés dans les airs, rappelant très délicatement les odeurs du bord de mer lors de balades le long des quais niçois. Ce vent si puissant venait souffler dans les longs cheveux de celle qui se tenait debout là-bas, au bord de la falaise, les yeux rivés sur l'horizon bleu. Ses cheveux bruns teintés de reflet blonds au soleil se gonflaient au gré du vent et semblaient danser autour de sa silhouette à peine adulte. Cependant jamais le regard d'Ellie ne déviait de la gigantesque étendue d'eau qui s'étendait devant elle.

La jeune femme, qui semblait comme indifférente au paysage qui l'entourait, avait la main fermée sur son cœur ; au creux de son poing, l'unique indice laissé par sa mère avant que cette dernière ne disparaisse il y a cinq ans. Cette petite chose taraudait la jeune femme de questions laissées sans réponses. C'était un minuscule galet bleuté qui, bien que lisse en sa surface, avait sans l'ombre d'un doute été façonné par la houle à en juger par sa forme asymétrique. Le tout était serti, à l'image d'un bijou, d'une petite spirale dorée qui enrobait le galet couleur azur. La mère d'Ellie était une exploratrice, une vraie, de la même trempe que ceux qui voient la mer comme une frontière entre le connu et l'inexploré, un passage vers d'autres mondes. Seulement il y a 5 ans, elle était partie en quête d'un mystérieux rivage dont nul ne connaissait l'emplacement véritable, seulement évoqué dans des récits légendaires. Elle n'en était jamais revenue.



Alors, depuis le jour où Ellie avait trouvé sur le rivage, comme recraché par la mer, le mystérieux bijou, elle était certaine que sa mère, bien que morte pour tous les autres, était toujours en vie et que ce n'était pas le hasard qui l'avait conduite jusqu'à ce mystérieux galet. Pendant des années la jeune femme avait examiné cette petite chose énigmatique en quête d'une réponse ou du moins d'une piste mais ce fut toujours un échec : le petit caillou demeurait inutile et silencieux. Mais alors qu'elle marchait machinalement sur les galets difformes de la plage de Carras comme à son habitude, tout en admirant le coucher du soleil qui berçait Nissa la Bella de sa couleur orangée, elle s'arrêta un moment et fut comme endormie l'espace d'un instant par ce cadre si enchanteur. On entendait au loin le chant des mouettes du vieux port, la température en ce mois de juillet était tout à fait agréable, la brise marine caressait sa peau pale, les derniers rayons du soleil se reflétaient comme de l'or à travers ses cheveux, et le clapotis des vagues ajoutait un air tout à fait envoûtant à la scène. C'est alors que dans cet instant de relâchement, Ellie laissa s'échapper de ses doigts le seul indice pouvant encore la guider jusqu'à sa mère, en une fraction de seconde son petit galet couleur du ciel tomba parmi les gros galets grisâtres qui jonchaient le sol, le tout fut emporté par la mer, cette étendue d'eau parfois si fascinante et parfois si injuste. La jeune femme ne put retenir ses larmes quant à la disparition de son dernier espoir. Si la mer emporte tout, elle n'emporte pas les larmes.

Au lendemain, à l'aube, avant même que le cormoran n'ait commencé sa balade matinale sur les flots calmes de la Méditerranée en quête de nourriture, Ellie était déjà là, face à la mer, avec l'unique volonté de retrouver ce que cette dernière lui avait volé. C'est alors que l'œil de la jeune femme fut attiré vers le sol, vers ce sol rempli de galets plus gris et ronds les uns que les autres, et qui donnaient l'impression de marcher sur un tapis de pierres polies tant le mouvement redondant de la mer les avait lissés. Sur le rivage, une lueur bleutée scintillait tel un saphir parmi les galets gris de la plage. Étrangement, lorsqu'Ellie s'en rapprocha elle découvrit son petit galet bleu, qui s'était mis à briller dans l'eau et, d'une manière presque magique, semblait lui indiquer un chemin de lumière en plein milieu de la mer. Ni une ni deux, la jeune femme fit le lien avec une

très vieille carte que lui avait montrée sa mère, l'une de celle que les enfants inventent lorsqu'ils jouent à leurs jeux imaginaires, elle était accompagnée de phrases plus énigmatiques les unes que les autres et que la jeune femme n'avait jamais comprises.

« Fille de la mer elle est la clé »

Cette étrange ligne de lumière semblait indiquer un rivage perdu, une formation rocheuse nommée « *Les Galets Disparus* », secret bien gardé par l'océan depuis la nuit des temps. C'est alors qu'Ellie, plus déterminée que jamais, embarqua sur un des anciens bateaux de sa mère, *le Vent de Jade*, qui mouillait au Port Lympia, n'écoutant que son cœur, la jeune fille levait l'ancre vers l'inconnu.

« Suis son reflet sur les flots »

Désormais bien loin des cotes niçoises, la jeune femme passa les sept jours qui suivirent à dériver, n'ayant pour guide que son courage et le chemin que lui indiquait son précieux bijou. Au bout du septième jour, elle aperçut finalement une sorte d'île qui ressemblait plus à un amas de roches, non, de galets noirs ; gigantesques et impressionnants, tant par leurs tailles que par leur nombre. Ils offraient à la jeune femme un spectacle des plus exceptionnels : cette île ressemblait à une énorme carapace de tortue tout droit sortie des contes folkloriques les plus fous.

« Et là où les vagues murmurent mon nom, je t'attendrai »

En posant pied à terre, le sol semblait différent, comme s'il vibrait sous ses pas. Au fur et à mesure de sa progression, la jeune femme remarqua que les galets brillaient du même éclat que celui que sa mère lui avait laissé et qui l'avait guidée jusqu'ici. Ellie progressait sur « l'île » qui semblait être composée exclusivement de ces galets si mystérieux. Lorsque la jeune femme observa les alentours, elle eut l'étrange sensation d'être dans une bulle. L'air était chaud et humide ce qui



rendait l'atmosphère quelque peu pesante et seul le bruit du vent et le chant lointain des mouettes se faisait entendre. Rien d'autre. Même la mer était devenue silencieuse.

Soudain, alors qu'Ellie s'enfonçait dans l'île à la recherche de celle qu'elle attendait depuis tout ce temps, à quelques mètres d'elle se tenait, comme posé sur un autel de pierre, un autre petit galet qui ressemblait comme deux gouttes d'eau au sien à une différence près, le cerclage qui entourait la petite pierre n'était pas doré mais argenté. Il semblait l'attendre sagement. Sa mère était ici, elle en était sûre désormais.

Au moment où elle saisit le deuxième petit galet aux couleurs plus verdâtres que le sien, un enchantement fut brisé. Le son des vagues se fit entendre de nouveau, la brise marine et le son de l'eau qui frappe sur les coques des bateaux de pêche reprirent leur cours, le tout couronné du retour de ce soleil de plomb qui faisait rougir les joues de la jeune femme. Ellie fut bien surprise de voir qu'elle n'était plus au beau milieu de l'océan, mais qu'elle était non loin du rivage, puisqu'elle pouvait apercevoir les falaises escarpées du Mont Boron. Ellie comprit alors que cette île enchanteresse n'était autre que les fameux « *Galets Disparus* » dont parlent les légendes. Elle serra fort contre son cœur le petit galet couleur de la mer qui l'avait conduite jusqu'ici, et, au même moment, une voix familière s'éleva en sa direction, une voix qui berce et qui rassure : « Je savais que tu me retrouverais ».

C'était celle de la mère.



Le chant des galets

Candice LENZINI

Lycée Masséna

Hypokhâgne 812



10 octobre 2024 – Nice, Promenade des Anglais

Aujourd'hui, il fait gris. Ça ne change pas vraiment des jours précédents : cette grisaille m'est familière, presque rassurante, comme si le ciel avait décidé de se vêtir d'un manteau de mélancolie pour accompagner mes pensées. La mer, calme et immobile, semble retenir son souffle, comme si elle aussi craignait de briser le silence. Le ciel et l'horizon se confondent en une seule entité, floue et indéfinissable, comme si la frontière entre le tangible et l'invisible avait été effacée. Le vent souffle doucement, caressant mes cheveux avec la légèreté d'un souvenir qui s'échappe, insaisissable. Je marche lentement, mes pieds effleurant les galets. Ils sont là, comme toujours, mais aujourd'hui, ils me semblent différents. Épars, silencieux, leurs contours usés par le temps et les vagues, ils portent en eux les traces d'une histoire ancienne, comme des témoins muets d'un passé que je ne parviens plus à saisir.

Je me baisse, ramasse trois galets. Ils sont froids, rugueux, et pourtant étrangement familiers. Mais ce ne sont pas eux. Ce ne sont pas ceux que j'avais choisis il y a longtemps, un après-midi d'enfance où la vie était douce et le monde réduit à la chaleur simple d'un regard aimant. Mes grands-parents étaient là, à mes côtés. Mon grand-père disait que les galets avaient des histoires à raconter, mais qu'il fallait les écouter avec les mains. Ma grand-mère riait, et son rire résonnait comme une mélodie familière, une chanson qu'elle me chantait souvent, une berceuse douce et apaisante :

Sur les galets, près de la mer,



Le vent murmure des mots d'amour,
Et dans tes yeux, je vois toujours
La lumière de nos souvenirs,
Ces moments doux, ces tendres rires.
Le temps s'envole, mais notre amour,
Comme les galets, demeure toujours

Mais tout cela est loin ; et eux aussi, je les ai laissés tomber, je crois. Ce n'était pas volontaire. Pas vraiment. Juste la vie qui s'éloigne, comme un train qu'on regarde partir sans savoir si on voulait monter dedans. Aujourd'hui, il ne reste rien. Les pierres ont disparu, dispersées ou oubliées quelque part. Et moi, dans cette perte banale, je me rends compte que je me suis égarée, moi aussi.

Je regarde l'horizon, cette ligne floue où la mer embrasse le ciel dans un geste qui semble infini. Mais rien ne l'est. En cherchant à m'élever, à comprendre l'immensité de l'ailleurs, j'ai perdu l'essence de l'ici. Je m'étais promis des voyages, des rêves de grandeur, des mondes à conquérir ; mais dans cette quête éphémère, j'ai oublié la chaleur d'une main dans la mienne, la voix douce qui berçait mon oreille lorsque j'avais de la peine. L'essentiel, je l'ai abandonné pour une illusion d'infini.

Le ciel reste gris, uniforme. Le vent s'arrête par moments, et dans ces silences, tout semble suspendu. Pourtant, un goéland fend le ciel, et son cri semble m'appeler, comme pour me rappeler à moi-même. Mon regard dérive sur la plage, et les galets semblent m'appeler. Je ne saurais pas l'expliquer. J'en ramasse un, puis deux, puis trois ; et enfin, j'entrevois leurs histoires. Grand-père avait raison, les galets parlent à nos mains. Surtout à mon cœur, je crois. Alors, presque machinalement, je glisse une main dans ma poche et trouve mon téléphone. L'écran s'allume, trop lumineux pour ce triste jour.

Deux ans. Je n'ai pas appelé depuis deux ans. Deux années entassées comme des éclats brisés, pendant lesquelles je n'ai pas composé leur numéro. Deux années sans ne jamais plus les avoir entendus, ni eux ni personne. Deux années de solitude, deux

années suspendues dans le temps.

Leur numéro est toujours là, préservé comme un vestige. Et maintenant, cette peur sourde. Est-ce que leur voix sera encore la même ? Est-ce qu'ils m'attendent ou bien suis-je déjà effacée de leurs rêves, comme un galet emporté par les vagues ?

Je compose les chiffres lentement, comme si chaque pression était une tentative de réparer les fissures du passé. Une sonnerie. Puis deux. Chaque son me rapproche et m'éloigne à la fois. Mon cœur bat, lourd et irrégulier, à l'image de mon souffle qui s'accélère. La troisième sonnerie semble s'étirer dans l'éternité. Puis, enfin, une voix, tremblante d'écho et de mémoire.

« Allô, qui est-ce ? »

Et je reste figée. Mon souffle suspendu, mon cœur éparpille ses battements comme des galets jetés dans une eau immobile. La voix est là, reconnaissable et étrangère. Je reste silencieuse, plongée dans une torpeur qui afflige mon cœur. Je regarde la mer. Et au fond de moi, une vérité brute m'accable : je ne sais pas quoi répondre. Mon prénom, mon... Je ne sais plus qui je suis.

Dans ce silence, une autre vérité émerge, plus profonde : la vie, comme ces galets, est faite de moments épars, de souvenirs qui s'effritent et de liens qui se distendent. Mais elle est aussi faite de ces instants où l'on se souvient. Les galets, usés par le temps, portent en eux les marques de leur histoire, tout comme nous portons en nous les traces de ceux que nous avons aimés. Et peut-être que l'essentiel n'est pas de retenir chaque détail, mais de se rappeler que, même dans la perte, il reste toujours quelque chose à saisir, à écouter, à ressentir.

Alors je prends une profonde inspiration, et enfin, je réponds : « C'est moi. Grand-mère, c'est moi. »

Et dans ce moment, alors que des larmes dévalent mes joues, je comprends que la vie, comme la mer, est un cycle infini de pertes et de retrouvailles. Et que parfois, il suffit de tendre la main pour retrouver ce que l'on croyait avoir perdu à jamais.





**LE COUP
DE CŒUR DES
MEMBRES
DU JURY**

Une disparition transitionnelle

Pauline COUTTON

Lycée Albert Calmette

Classe de seconde

À cette époque-là, je vivais à Nice et j'avais quinze ans, mais parfois j'avais l'impression d'être bien plus vieux, du moins, c'est ce que je pensais avant de la rencontrer. Avant elle, je pensais que la vie était faite d'un enchaînement de jours monotones. Je me contentais de suivre le chemin vers l'âge adulte sans vraiment comprendre ce que je faisais là.

En fait, je pouvais dire que tout, chez moi, était ordinaire. Mais c'est justement ce qui me dérangeait : ce quotidien sans saveur, sans but. Je me contentais de rester en arrière, spectateur silencieux de ce monde qui continuait sans moi.

Avant de croiser son chemin, je ne me souvenais même plus de la dernière fois où j'avais eu une vraie conversation avec quelqu'un. Au lycée, je me sentais invisible, bien malgré moi. On me traitait souvent d'asocial. Lorsqu'on m'adressait la parole, mon cœur battait si fort que j'en avais mal à la poitrine. Ma respiration devenait saccadée et mes mains tremblaient. Je me sentais constamment jugé, observé. Les interactions humaines me coûtaient.

Seule la peinture sur galets était mon échappatoire, mon langage secret, le monde dans lequel je me sentais protégé.

Je me rendais seul presque tous les jours, après le lycée, pochette de feutres-peinture à la main, sur la plage de la Promenade des Anglais pour m'adonner à ma passion. Je pouvais être moi-même, sans crainte, sans jugement en compagnie de tous ces galets à peindre. Chacun devenait une pensée, une idée, un fragment de moi. Parfois, j'écrivais dessus aussi, quelques mots, rien d'important, rien que les autres ne pouvaient comprendre. Au départ, cette activité artistique n'était qu'une distraction, un moyen de m'occuper. Mais peu à peu, elle prit une autre dimension. Ils étaient comme des morceaux de ma solitude que je déposais là, une fois terminés, abandonnés sous les rochers, témoins des divagations de mes



pensées adolescentes. Je les cachais toujours dans un coin reculé de la plage, sous le pont de l'embouchure du Magnan, où personne n'allait jamais.

Mon quotidien changea lors de l'arrivée d'une nouvelle élève dans la classe. Les rumeurs commencèrent à courir dès le premier jour. «Elle ne parle même pas français», disaient certains, «Elle vient d'Ukraine, je crois», «Sérieux ?», «C'est loin non ?». Les mots se répandaient dans les couloirs, tel le vent qui fait frémir la surface de la mer. Ce genre de rumeur, je n'y accordais jamais d'importance. Mais les autres élèves, eux, se sont vite intéressés à elle. Ils ont voulu en savoir plus. Irina venait d'un pays lointain, dévasté par une guerre. Elle vivait à Nice, chez sa grand-mère, sans ses parents, car ces derniers n'avaient pas pu la rejoindre, pris dans des complications politiques. Toutes ces rumeurs et cette histoire semblaient lointaines, comme un film que je n'avais pas envie de regarder.

C'est une semaine après son arrivée, que ma collection de galets disparut. Je me dirigeai vers l'embouchure du Magnan, comme à mon habitude, pour m'y installer et commencer à dessiner. Dans ma main gauche, je tenais ma pochette de feutres, dans l'autre, trois nouveaux galets que je devais ajouter à ma collection. Une fois arrivé à ma cachette, je baissai la tête quand soudain, une mauvaise surprise m'attendait : mes galets avaient disparu. La terreur me saisit comme si cette disparition provoquait un vide que rien ne pourrait combler. Légèrement paniqué, je franchis alors un petit monticule de galets pour tenter de les retrouver et ainsi prendre du recul sur la situation. Peut-être un enfant les avait-il juste posés plus loin ? C'est alors que je la vis, assise, tenant un de mes galets entre ses doigts, les autres à ses pieds. Ma collection si précieuse avait été découverte. La nouvelle m'avait probablement discrètement suivi après les cours. Peut-être par simple curiosité. À sa place, j'aurais trouvé étrange qu'un garçon descende à la mer tous les soirs, pochette de feutre à la main et s'amusant à ramasser des galets. Une chose était certaine, ce jour-là, elle était arrivée avant moi. Nos regards se croisèrent, ses yeux se posèrent sur ma pochette de feutres, sur le petit tas de galets peints à ses pieds, puis sur moi. J'eus peur qu'elle se moque. Mais à mon plus grand étonnement, elle me sourit. Un sourire sincère, apaisant. Alors, je baissai la tête. Sans un mot, elle s'approcha de moi et prit un galet de belle taille, sa main saisit délicatement ma pochette de feutres tout en continuant de me sourire. Elle fit danser le feutre

sur la pierre, traçant des silhouettes d'immeubles détruits, des avions militaires et des visages graves. Elle dessinait sa guerre. Je décidai alors de m'asseoir à côté d'elle et de me mettre à dessiner aussi : mon univers, des personnages de fictions. Concentrés, nous ne parlions pas. Nos galets se répondaient, se complétaient. Rapidement, nous en sommes venus à dessiner sur les mêmes pierres. Elle, son père en soldat, moi, j'y ajoutais des oiseaux blancs, elle un village détruit, moi j'y faisais pousser des fleurs au premier plan. Une étrange communication s'installa. Elle ne parlait pas encore français, ni moi sa langue, nos vies étaient si différentes, et pourtant, nous partagions le même besoin désespéré de nous évader.

Dès que nos emplois du temps le permettaient, elle m'attendait le soir sur la plage, et nous dessinions ensemble. Peu à peu, mon anxiété s'estompa en sa présence. Pour la première fois, je me sentais accepté.

Une saison passa, et nous eûmes un nouveau rituel, parfois elle me substituait en cachette quelques galets sans me prévenir. Quelques jours après, elle me les rendait en les déposant sur mon bureau, en les glissant dans mes poches ou mon sac, comme un présent. Je découvrais alors inscrits au dos, ses premiers mots écrits en français, ses premières phrases, fière de ses progrès à s'exprimer dans cette nouvelle langue.

Je lui rendis la pareille, je commençais à déposer régulièrement, dès la première heure de cours de la journée, des galets sur son bureau, avec des phrases en français ou que j'avais traduites dans sa langue. C'était ma manière de lui dire que je la comprenais, que je l'écoutais, que je lui répondais.

J'attendais avec hâte d'aller en cours pour découvrir les nouveaux galets disparus qu'elle allait me rendre légèrement modifiés. Les semaines passèrent, et Irina devint mon amie. Elle m'encourageait à voir au-delà de mes galets, à m'ouvrir au monde. Grâce à elle, j'apprenais à mieux m'expliquer, à exprimer mes pensées et pourtant nous ne parlions pas la même langue. Elle aussi arrivait à se distraire et à oublier ses problèmes un moment. Peu à peu, ses dessins évoluaient, avec des thèmes plus gais, des couleurs plus vives. Nous avançons l'un vers l'autre, nous progressions l'un avec l'autre.

Cependant, ce petit jeu ne durerait pas. Lorsqu'on annonça aux informations la fin de la guerre dans le pays d'Irina, je compris immédiatement qu'elle devrait bientôt

repartir. Un jour viendrait, qui serait un dernier soir au bord de la mer, un dernier rendez-vous à partager nos dessins. Puis, comme si le destin s'en était mêlé, une tempête violente se déchaîna sur la côte d'Azur. Quand nous arrivâmes le soir sur la plage, un spectacle désolant nous attendait. La plage de galets était transformée en plage de sable jonchée de bois flotté. Le littoral était méconnaissable. Les vagues avaient tout emporté, il ne restait plus rien dans notre cachette à l'embouchure du Magnan. Ces témoins silencieux de nos échanges secrets, ces morceaux de nous avaient tous été engloutis par les vagues furieuses qui avaient métamorphosé la côte, sans pitié. C'était comme si la mer, elle-même, avait voulu effacer nos traces. Irina se tenait debout, plus calme que jamais, observant les vagues avec une étrange tranquillité. Elle me parla, dans un souffle, de sa famille qu'elle reverrait bientôt, des épreuves qui l'avaient fait évoluer plus vite que les autres, plus vite que moi. Ces yeux azur pétillaient d'excitation lorsqu'elle évoquait l'avenir. Mais à cet instant, le vide laissé par la disparition de nos galets et la perspective de son départ imminent, me paraissaient irréparables.

J'entendis une dernière fois sa voix, accentuée, lorsqu'elle me dit adieu. Puis, son rire mélodieux éclata comme un point d'orgue. Au fond, je n'étais plus le même, une part de moi avait appris à avancer, à se relever. Mes galets réapparaîtraient un jour, recrachés par la mer furieuse dans un autre lieu, comme autant de bouteilles à la mer. Ils n'étaient pas de simples pierres, ni seulement des souvenirs de moments partagés avec Irina. Ils étaient la preuve de notre rencontre, une transition entre deux vies différentes d'adolescents.

C'est alors qu'elle sortit un dernier petit galet de son manteau, un rescapé de notre collection avant que la tempête n'ait lieu. Le dessin était simple, je le reconnus, celui d'un oiseau blanc, mais elle y avait ajouté un message. Son intensité me frappa plus fort que les vagues qui s'écrasaient sur la rive : «La vie mettra des galets sur ton chemin. À toi de décider d'en faire des murs ou des ponts.» Elle, ne s'était jamais arrêtée d'espérer, d'être optimiste, traversant d'indicibles épreuves. Au fond de moi, je savais que tout avait changé. Ce moment, ce geste, était comme un dernier souffle mais une respiration d'espoir, une résilience.



NOTES



NOTES

A series of horizontal dotted lines for writing notes.



**#I Love
#NICE**



VILLE DE NICE